# La Vallée du Richelieu

**Introduction à l'histoire et au patrimoine**

Ministère des Affaires culturelles
Québec, 1981

En couverture:
l'église de Saint-Hilaire

**Texte et recherches:**
CIRCA enr.: Francine Bouchard, Pierre Desjardins, Mario Filion, Suzanne Provost.

**Graphistes conseils:**
Couthuran, Québec

**Cartographie:**
Sylvie Lavoie, Luc B. De Grosbois, Robert Pépin.

Les photographies reproduites dans cet ouvrage ont été aimablement prêtées par les Archives publiques du Canada (APC), MM. Armand Cardinal, Michel Lessard, John Manders, Denis Pelletier, la compagnie Bennett, la compagnie CIL et le ministère des Terres et Forêts du Québec. Celles qui ne sont pas accompagnées d'une mention d'origine proviennent de la firme CIRCA enr.

Les auteurs tiennent à remercier Mmes Joanne Choquette et Bernadette Laflamme ainsi que MM Armand Cardinal, Réal Fortin, Claude Larose, Pierre Lambert, Marcel Rivet, l'abbé Georges-Henri Cournoyer et le révérend père Jules Romme pour les renseignements et les commentaires qu'ils leur ont fournis.

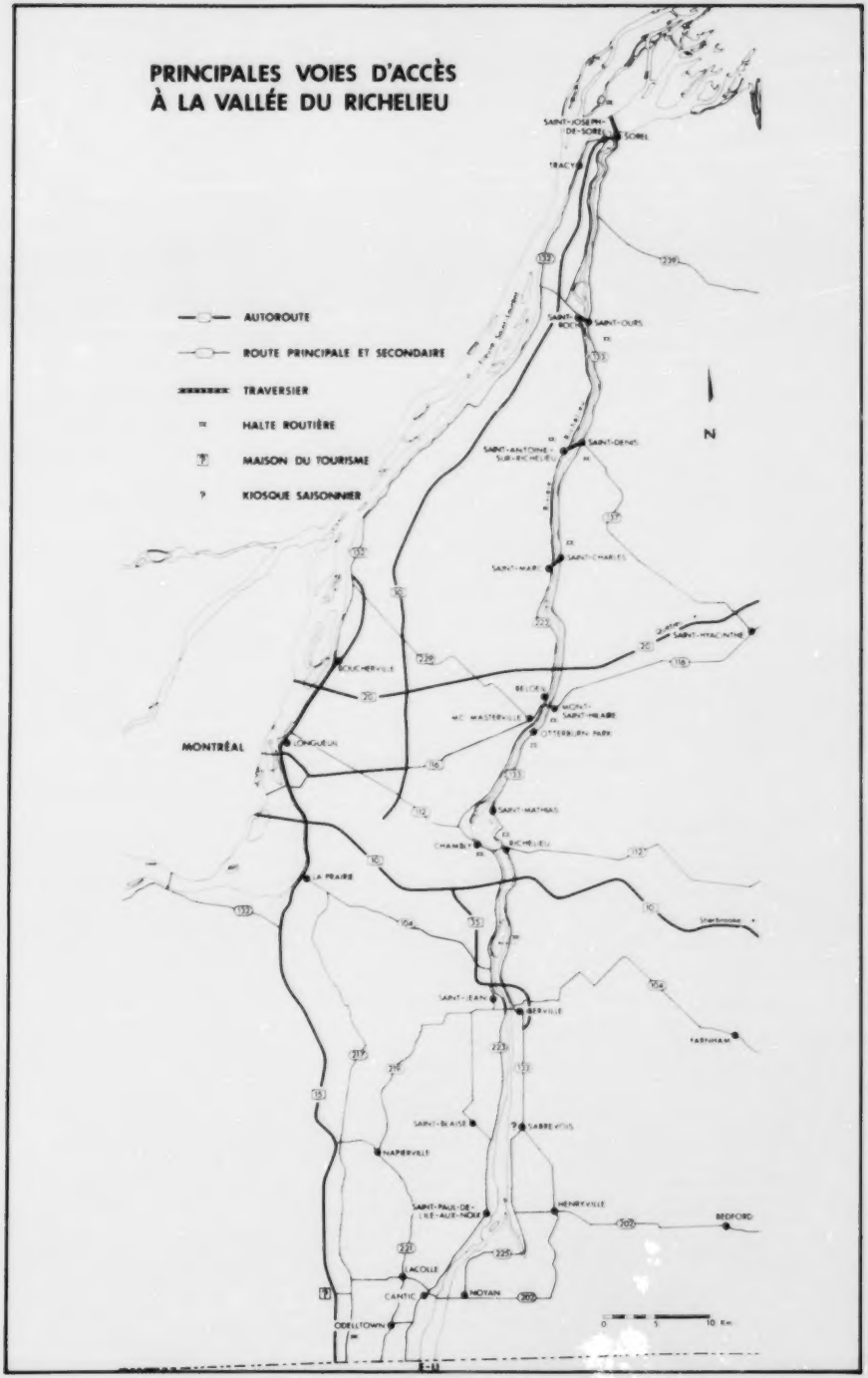
ISBN 2-550-00825-1
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec, 1er trimestre 1981
© Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du Patrimoine, 1981.

**Réalisation:**
Direction des communications.

101-06151/

# TABLE DES MATIÈRES


5 Avant-propos
7 Le Richelieu: synthèse historique
10 Chambly
15 Richelieu
16 Saint-Mathias
19 Otterburn Park
20 Mont-Saint-Hilaire
24 Saint-Charles
26 Les «croix de chemin»
27 Saint-Denis
30 Saint-Ours
32 Sorel
36 Saint-Roch
38 La maison québécoise
42 Saint-Antoine
44 Saint-Marc
45 Les bâtiments de ferme
49 Beloeil
51 McMasterville
53 Île Sainte-Thérèse
55 Saint-Jean
60 La poterie à Saint-Jean et à Iberville
62 Saint-Paul-de-l'Ile-aux-Noix
66 Lacolle
71 Odelltown
73 Cantic
74 Noyan (Saint-Thomas)
75 Sabrevois (Sainte-Anne-de-)
76 Iberville
79 Conclusion
81 Bibliographie sélective


PRINCIPALES VOIES D'ACCÈS
À LA VALLÉE DU RICHELIEU
AUTOROUTE
ROUTE PRINCIPALE ET SECONDAIRE
TRAVERSIER
HALTE ROUTIÈRE
MAISON DU TOURISME
KIOSQUE SAISONNIER
N
MONTRÉAL
SAINT-JOSEPH-DE-SOREL
SOREL
TRACY
SAINT-OURS
SAINT-ANTOINE-SUR-RICHELIEU
SAINT-DENIS
SAINT-CHARLES
SAINT-HYACINTHE
BOUCHERVILLE
BELOEIL
MONT-SAINT-HILAIRE
MCMASTERVILLE
OTTERBURN PARK
LONGUEUIL
SAINT-MATHIAS
CHAMBLY
RICHELIEU
LA PRAIRIE
SAINT-JEAN
BERTHIERVILLE
FARNHAM
SAINT-BLAISE
SABREVOIS
NAPIERVILLE
SAINT-PAUL-DE-L'ILE-AUX-NOIX
HENRYVILLE
BEDFORD
ACOLLE
CANTIC
NOYAN
ODELLTOWN
0 5 10 Km

# AVANT-PROPOS

Le but du présent guide est de faire découvrir la vallée du Richelieu, aux résidants et aux visiteurs qui y séjournent, par le biais du passé. On y retrouvera donc une synthèse de l'histoire de la région.

L'historiographie traditionnelle, plus intéressée aux événements et aux personnages importants n'a pas cru bon de décrire le développement social des régions. Dans notre désir de faire comprendre l'essence de la vallée du Richelieu, nous avons rassemblé les indices les plus significatifs du développement de cette région et avons analysé les caractéristiques authentiques de chacune des localités, ce qui constitue l'essentiel de l'ouvrage.

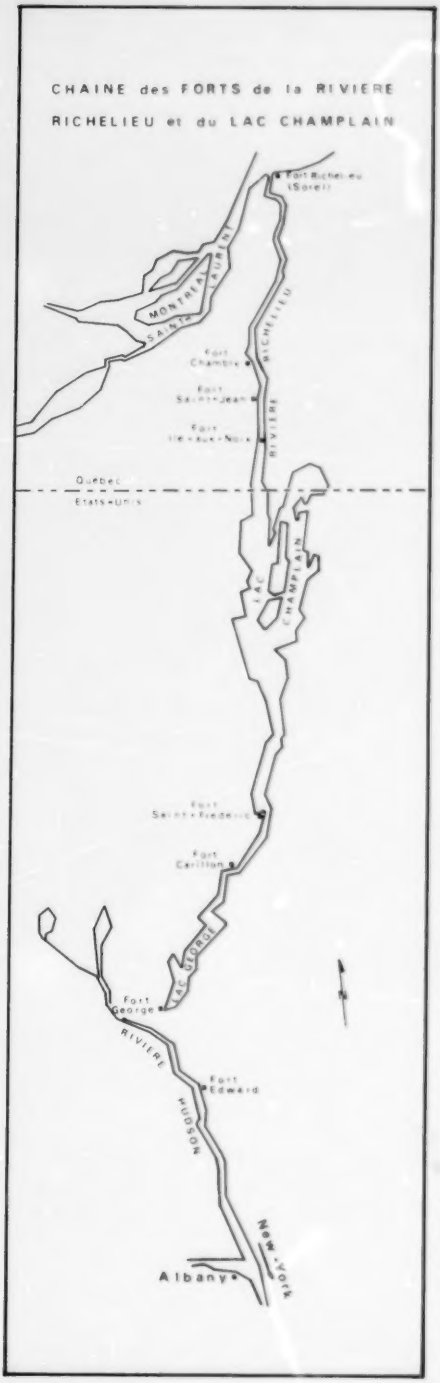
Une autre dimension a été ajoutée pour faire mieux saisir la nature de la vallée du Richelieu: la «lecture du paysage» qui permet d'identifier les réalités matérielles de l'environnement. Aussi, nous avons apporté des précisions sur les manifestations les plus visibles: l'architecture domestique, les bâtiments de ferme, les croix de chemin et l'industrie de la poterie à St-Jean et à Iberville.

Des circuits touristiques guideront le lecteur vers les points d'intérêt de la région. De nombreux vestiges et une foule de signes lui révèleront la vie d'autrefois: découpage des champs, noms des lieux, cimetières, manifestations d'art populaire, etc.

Notre ouvrage a des limites; nous osons espérer que le lecteur lui trouvera des qualités et qu'il pourra, en le consultant, mieux apprécier la vallée du Richelieu.

**Voie de communication**
L'histoire de la vallée du Richelieu a souvent été associée aux opérations militaires qui s'y déroulèrent au XVIII[e] et au XIX[e] siècles. Le rôle stratégique de cette rivière n'a jamais été à démontrer. En effet, l'axe fluvial composé par le Richelieu, le lac Champlain et le lac George, et par l'Hudson, un peu plus au sud, fut appelé à jouer un rôle primordial à une époque où les cours d'eau formaient la principale voie de communication. Les relations que les Français établirent avec leurs voisins du sud ont été déterminées, pour une bonne part, par la présence de ce réseau.

**Voie militaire**
Dès 1609, allié aux Montagnais, aux Algonquins et aux Hurons, Samuel de Champlain emprunta le Richelieu et le lac depuis lors appelé lac Champlain pour aller faire la guerre aux Iroquois qui étaient établis au sud du lac Ontario. Ces derniers tout au long du XVII[e] siècle, utilisèrent le même chemin pour mener de brèves mais dévastatrices incursions contre les établissements français. Dès 1665, les Français durent établir une série de forts tout le long du Richelieu pour se défendre contre ces attaques: les forts Richelieu (Sorel), Saint-Louis (Chambly) et Sainte-Thérèse devinrent les premiers endroits fortifiés. L'année suivante, on compléta le réseau par la construction des forts Saint-Jean et Sainte-Anne




(Île Lamotte, Vermont).

De leur côté, les Anglais avaient fondé de prospères établissements sur le littoral atlantique. Ils eurent très tôt des visées commerciales et territoriales sur la colonie française. L'ensemble Hudson-Champlain-Richelieu, qui reliait aisément la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, devint l'objet de convoitises pour les dirigeants des deux métropoles. Aucune autre voie de communication nord-sud n'offrait autant de possibilités. La fortification de cette région devint prioritaire pour la Nouvelle-France et pour la Nouvelle-Angleterre. Tout un chapelet de forts défendit la Nouvelle-France depuis le lac George jusqu'au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent à Sorel. Étant donné que ce système exigeait un ravitaillement rapide, on ouvrit, dans les années 1730, au sud de Montréal, un réseau routier qui relia directement les forts de Chambly et de Saint-Jean aux établissements de Longueuil et de Laprairie. On contournait ainsi les principaux rapides qui barrent le Richelieu entre Saint-Jean et Chambly.

Le Haut-Richelieu joua un rôle militaire de premier ordre. En effet, les envahisseurs qui venaient du sud empruntaient le Richelieu et à Saint-Jean, ils bifurquaient vers Montréal. Le Bas-Richelieu qui était éloigné des zones d'opérations militaires a connu un développement surtout agricole. À la fin du XVII[e] siècle, presque toute cette région avait déjà été concédée à des seigneurs, mais ce n'est qu'au siècle suivant que l'on peut véritablement parler de colonisation.

Après la Conquête, les principaux poste de défense furent de nouveau établis sur le Haut-Richelieu. Le Bas-Richelieu vit pourtant passer les Américains en 1775-1776. Il faudra attendre la rébellion de 1837-1838 avant que des batailles et des répressions ne viennent troubler la vie des habitants de la Vallée.

**L'agriculture**

Venus de France, les premiers colons du Richelieu apportèrent dans cette fertile région des connaissances et des techniques européennes. Comme dans leur terre natale, ils cultivèrent le blé et firent de la farine: cela constitua la base de leur alimentation. Le blé trouva ici des conditions physiques et climatiques bien différentes de celles de la France. Les mauvaises récoltes furent fréquentes et les habitants durent faire face à des années de famine. On aurait eu besoin de meilleures connaissances agronomiques et d'un outillage plus approprié. De plus, on aurait dû cultiver le blé de façon moins intensive afin de ne pas appauvrir le sol.

Non seulement l'agriculture se révélait-elle difficile, mais à la longue les seigneuries de la région devinrent surpeuplées du fait de l'extraordinaire croissance de la population et à cause des vicissitudes du régime seigneurial. Cette crise agricole ne fut pas étrangère à la rébellion de 1837-1838 ainsi qu'à l'exode rural du milieu du XIX$^{e}$ siècle.

En raison de ces problèmes, le Québec des années 1850 dut réorienter sa politique agricole. Les marchés extérieurs se fermaient en même temps que grandissait la concurrence du Haut-Canada et du centre-ouest (Middle West) américain, entraînant le déclin de la culture du blé.

Mais à la même époque, l'industrie laitière des États de la Nouvelle-Angleterre exigea d'importantes quantités de foin. La fertile plaine de Montréal trouva de ce côté une nouvelle vocation. La culture du foin se développa et, bientôt aussi, comme au-delà de la frontière, l'industrie laitière. Celle-ci était devenue, au début du XX$^{e}$ siècle, la principale activité économique de la vallée du Richelieu: des fromageries et des beurreries s'étaient établies dans tous les coins de la région.

Le visiteur constatera à quel point la vallée du Richelieu est encore agricole aujourd'hui.

**Le commerce**

Au XIX$^{e}$ siècle, les relations commerciales entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre furent facilitées par le Richelieu.

Deux matières premières québécoises, le bois et le foin, firent surtout l'objet des échanges commerciaux. Le premier provenait des forêts de l'Outaouais d'où il était transporté par la voie du Richelieu jusqu'aux États-Unis. Cependant, les habitants de la région bénéficiaient assez peu de ce commerce. En revanche, le foin, produit localement, rapporta des bénéfices aux riverains. Sorel, bien placé à l'embouchure du Richelieu, et Saint-Jean, situé au-dessus des rapides et relié à Montréal dès 1836 par le chemin de fer, profitèrent le plus de cette ère de prospérité. Le réseau ferroviaire évita toutefois le Bas-Richelieu qui se trouva en dehors des courants commerciaux. L'ouverture du canal de Chambly, en 1843 donna à Chambly et à Saint-Jean un rôle important comme points de liaison et de transit. Une fois de plus, les villages agricoles du Richelieu retirèrent peu d'avantages de la canalisation de la rivière.

**L'artisanat et l'industrie**

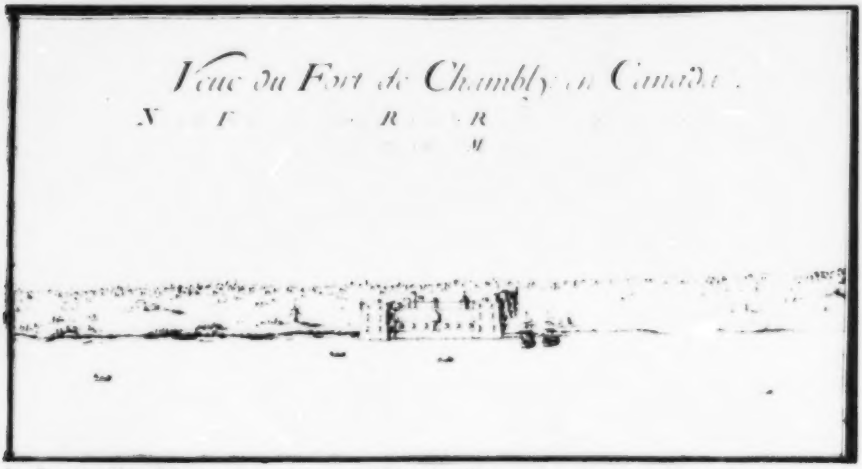
De nombreux établissements industriels apparurent, au XIX$^{e}$ siècle, à Sorel, à Chambly et à Saint-Jean. Ces anciens postes militaires, dont le rôle commercial était considérable, bénéficiaient de conditions favorables pour leur industrialisation. À Chambly, le fort débit des rapides permit la construction d'usines mues par l'eau. La situation géographique de Sorel facilita l'implantation d'importants chantiers navals. Saint-Jean se signala par de nombreuses fabriques de céramique (porcelaine, grès, etc.). L'industrialisation provoqua un afflux de population vers ces grands centres. Les autres localités du Richelieu ne purent s'appuyer que sur quelques activités artisanales de faible rayonnement.

**Le Richelieu au XX^e siècle**

Le Richelieu ne joue plus aujourd'hui le rôle commercial qu'il avait autrefois. L'évolution des moyens de transport et le déplacement des grandes voies de communication l'ont désavantagé au bénéfice de Montréal et de la périphérie montréalaise. Le vieil axe nord-sud, si précieux jadis entre le Saint-Laurent et le lac Champlain, est maintenant traversé par des chemins de fer et des routes qui convergent vers Montréal. La vallée du Richelieu s'est maintenant tournée vers le tourisme et les activités de loisir. Mais surtout, et pour longtemps encore, elle garde son caractère agricole.

**CHAMBLY**

L'histoire de Chambly a été déterminée par la présence des rapides sur le Richelieu. Dès le milieu du XVII^e siècle, on construisit un fort au pied des rapides afin de se protéger contre les incursions des Iroquois dans la vallée du Saint-Laurent. Plus tard, en 1843, l'ouverture du canal de Chambly facilita le passage des barges entre le Bas-Canada et les États-Unis. Vers la même époque, le puissant débit de la rivière à la hauteur des rapides fut mis à profit par de nombreux établissements industriels dont les produits connurent une grande renommée. Fait à noter: la vocation actuelle de Chambly ne dépend plus des raisons originales de son développement.



Le fort de Chambly et ses environs en 1721. On distingue quelques maisons de colons et le moulin seigneurial. (APC C 37699)

**La présence militaire**

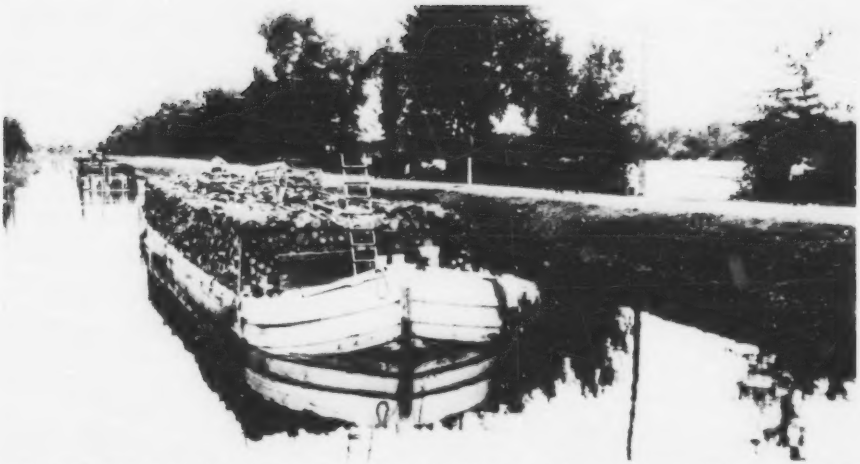
En août 1655, le capitaine Jacques de Chambly, officier du régiment de Carignan-Salières, fut chargé de construire un fort en pieux au pied des plus importants rapides de la «rivière des Iroquois». Ce fort devait jouer deux rôles: d'abord, servir de tremplin pour les expéditions françaises contre les Iroquois et, ensuite, empêcher ces derniers d'attaquer la colonie. Deux expéditions furent menées contre les Iroquois en 1665 et

Chambly en 1838: le fort, le camp militaire et l'église Saint-Stephen. Au premier plan, un des nombreux quais du bassin de Chambly. (APC C 11856).

en 1666. Malgré leur demi-échec, une paix fut conclue en 1667; elle dura dix-sept ans. En 1672, Jacques de Chambly obtint, pour services rendus à la colonie, une seigneurie de six lieues de long et large d'une lieue sur le Richelieu. Cette concession englobait les territoires des municipalités actuelles de Carignan, de Chambly, de Richelieu, de Notre-Dame-de-Bonsecours et une partie de celui de Saint-Basile-le-Grand. À partir de l'année suivante, Chambly commença à concéder des terres, le plus souvent à d'anciens soldats de son régiment, sur les deux rives du Richelieu et le long de la Petite rivière de Montréal (aujourd'hui rivière l'Acadie). La menace perpétuelle des Iroquois entrava le développement de l'agriculture dans la seigneurie, alors isolée des autres foyers de peuplement. Le recensement de 1681 ne dénombra que 78 colons à Chambly. On rapporte que les Iroquois attaquèrent la population de Chambly en 1687, freinant à nouveau le peuplement et la mise en valeur de la région. La paix de 1701 entre Français et Iroquois, définitive celle-là, permit enfin un développement normal.

En 1702, le fort en pieux fut détruit par un incendie accidentel. Un autre fort de bois fut construit au même endroit peu de temps après. Mais depuis une vingtaine d'années, la menace anglaise pesait sur la Nouvelle-France. En 1709, le gouverneur, Rigaud de Vaudreuil, ordonna la construction d'un fort en pierre à Chambly. Ce fort, plus solide, devait protéger Montréal contre une éventuelle invasion anglaise. Chambly était alors la position française la plus avancée de la vallée du Richelieu. En 1731, toutefois, le fort Saint-Frédéric sera construit vers l'extrémité sud du lac Champlain. Chambly, relégué à l'arrière-plan, servira alors d'entrepôt pour le ravitaillement des postes établis plus au sud: Saint-Jean, l'île aux Noix, Saint-Frédéric et Carillon. Cette nouvelle fonction ne nécessitait pas une importante garnison. Tout au long du Régime français, Chambly eut aussi pour rôle d'empêcher la contrebande des fourrures vers Albany.

En 1760, au moment de la guerre de la Conquête, le commandant du fort jugea que celui-ci n'était pas en état de soutenir un siège et il capitula sans combattre. En 1763, par la signature du Traité de Paris, la Nouvelle-France était cédée à l'Angleterre. Il faudra attendre 1775 et la Révolution américaine avant que Chambly s'inscrive à nouveau sur la scène militaire. Chambly servait d'entrepôt



Transport du bois sur le canal Chambly à l'été de 1914. Les barges étaient halées par des chevaux. (APC C 85731)

pour le fort Saint-Jean sur lequel reposait la défense du Richelieu. Les Américains du général Montgommery prirent facilement Chambly et, après avoir obtenu la capitulation de Saint-Jean, entrèrent à Montréal sans difficulté. L'année suivante, l'armée américaine, parvenue sous les murs de Québec, dut se retirer lorsqu'une flotte venue d'Angleterre arriva en vue de la ville. Au cours de leur retraite, les Américains incendièrent le fort. Ce fut le dernier passage d'une armée ennemie à Chambly.

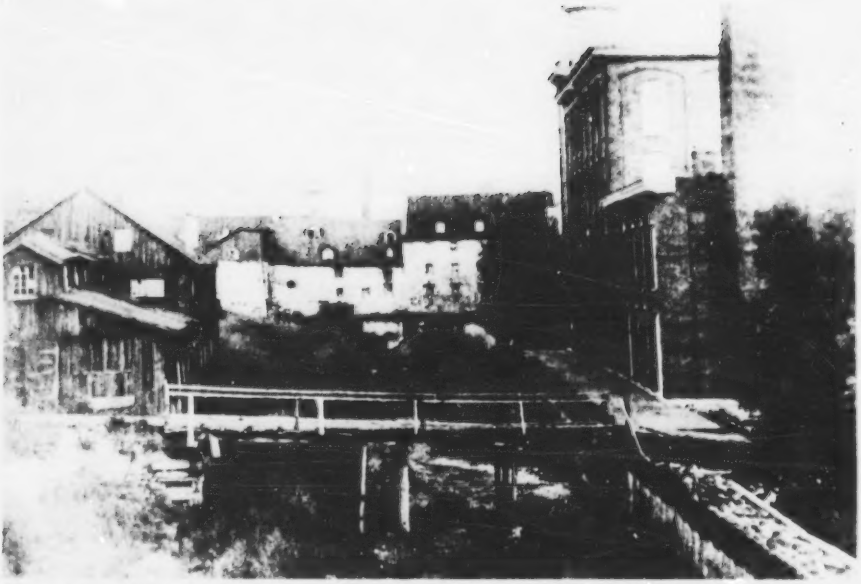
En 1812, éclata une guerre entre les États-Unis et l'Angleterre. Redoutant une nouvelle invasion américaine, les autorités britanniques créèrent à Chambly un vaste ensemble d'installations militaires qui servirait de base à une garnison de plus de 6 000 hommes. On construisit des bâtiments pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Un véritable camp militaire fut ainsi établi. La paix revint cependant, en 1814, sans que les Américians aient pu se rendre au-delà de Lacolle, dans le Haut-Richelieu. Une faible garnison fut laissée à Chambly. L'insurrection de 1837-1838 permit au camp de retrouver sa fébrilité. Le fort, assez délabré même à cette époque, avait perdu toute importance défensive: il fut abandonné en 1851. Les autres bâtiments du camp furent vendus à l'encan en 1876. La présence militaire à Chambly s'éteignit du même coup. La détérioration du fort progressa à tel point que le mur nord, du côté des rapides, s'écroula presque complètement.

Dans les années 1880, un citoyen de Chambly, Joseph-Octave Dion, put réunir les fonds nécessaires à la consolidation et à la sauvegarde du vieux fort. Dion s'y fit construire une résidence qu'il habita jusqu'à sa mort, en 1916.

L'administration du fort fut confiée, en 1921, au ministère de l'Intérieur qui le reconnut lieu historique d'importance nationale. Ce fort est actuellement propriété de Parcs Canada et on peut le visiter presque à l'année longue.

**La vie commerciale**

Dès la fin du XVIII[e] siècle, on souhaitait un aménagement de la voie fluviale du Richelieu, afin de faciliter le passage des bateaux entre le Saint-Laurent et le lac Champlain. Seule la construction d'un canal pouvait permettre de contourner les rapides de Chambly. On craignait cependant de favoriser ainsi une éventuelle invasion américaine. L'idée d'une canalisation fut mise en veilleuse durant quelque temps.



Les usines Willett, à Chambly, au début du siècle. Aujourd'hui, cet emplacement est occupé par le parc des Rapides, rue Richelieu. (Collection compagnie Bennett)

La paix de 1814 parut définitive et, en 1831, la construction du canal put commencer. Il ne fut inauguré que douze ans plus tard, en 1843. Ses neuf écluses permettaient de franchir, sur les 19 kilomètres qui séparent Chambly de Saint-Jean, une dénivellation de 22,5 mètres. Chacune des écluses mesurait 36,5 mètres de long sur 7,5 mètres de large avec une profondeur au seuil de 7 mètres. Certains murs des écluses, en maçonnerie et en bois, on conservé leur aspect de la fin du siècle dernier. La canalisation du Richelieu fut complétée en 1849 par la construction d'un barrage et d'une écluse à Saint-Ours.

À l'époque où le canal fut inauguré, le Vermont était un grand importateur de bois que la compagnie de chemin de fer Champlain and St. Lawrence lui transportait depuis 1836. Malgré cette forte concurrence, la navigation fluviale s'empara en peu de temps de la plus grande partie de cette activité. Dans les années 1840, plusieurs compagnies de navigation se créèrent afin d'assurer le transport des matières premières (bois, charbon, foin, céréales, fer et sable) entre la vallée du Saint-Laurent et la Nouvelle-Angleterre.

Le bois était transporté dans des cages flottantes de 18 mètres sur 6, halées par des chevaux. Souvent, on réunissait cinq ou six cages qui formaient de véritables trains de bois.

Dans le dernier quart du XIX$^{e}$ siècle, on transporta surtout des bois tendres, en provenance de l'Outaouais, destinés à la fabrication du papier (en billes d'un peu plus d'un mètre appelées «pitounes») ainsi que des bois de construction. Le transport s'effectuait sur des barges. Au début du XX$^{e}$ siècle, la pâte à papier et le papier journal viendront au premier rang du commerce fluvial.

Plusieurs types de bateaux sillonnèrent le Richelieu. Mentionnons les barges à voiles du début du XIX[e] siècle, d'ailleurs halées par des chevaux, et les bateaux à aubes des années 1850, mus par la vapeur. À la même époque, un commerce local intense s'organisait sur la rivière (blé, foin, bois de chauffage et pommes) par les ports de Sorel, Saint-Ours, Saint-Denis, Saint-Mathias, Chambly et Saint-Jean. Le transport des passagers fut très important jusque vers 1930.

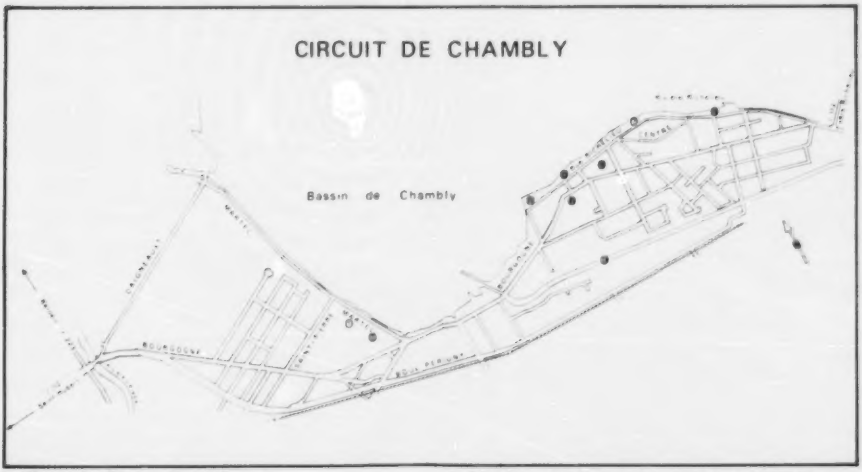
Le développement de nouveaux moyens de transport, plus rapides et plus efficaces, ainsi que de sensibles changements dans les demandes en provenance des États-Unis réduisirent l'importance économique du canal au début du XX[e] siècle. Propriété de Parcs Canada depuis 1972, le canal sert aujourd'hui à la navigation de plaisance et à diverses activités récréatives.

## L'essor industriel

La force du courant dans les rapides de Chambly favorisa la construction de moulins sur les rives du Richelieu. Aucun autre endroit de la rivière ne jouissait d'un courant capable de faire fonctionner un grand nombre de moulins.

Au début du XIX[e] siècle, Chambly comptait sept moulins qui faisaient fonctionner en tout vingt-quatre séries de meules à farine. Un grand nombre de travailleurs put trouver de l'emploi à Chambly dont la population augmenta. Les établissements les plus prospères appartenaient à Samuel T. Willett: ses usines textiles fabriquaient une flanelle vendue dans tout le pays et faisaient même concurrence à la flanelle importée d'Angleterre. Willett encouragea les habitants des alentours à l'élevage des moutons dont la laine était traitée dans ses usines.

À la fin du siècle, les rapides permirent l'électrification des usines (voir notes suivantes sur la municipalité de Richelieu). Willett put augmenter sa production de farine, surtout la farine d'avoine, l'une des spécialités locales.



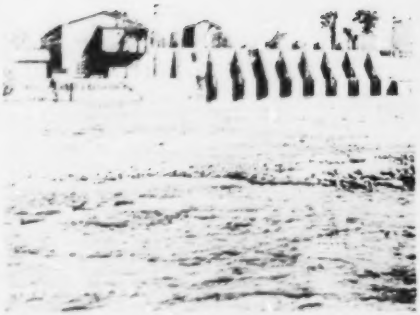

1. Chambly: l'église Saint-Joseph.
2. La Maison culturelle de Chambly, ancien couvent de la Congrégation de Notre-Dame, construit au XIX[e] siècle (56, rue Martel).
3. Le canal de Chambly, inauguré en 1843.
4. Le fort de Chambly, construit en 1709.
5. Le corps de garde (prison) des établissements militaires de Chambly. Restauré en 1978.
6. L'église anglicane St. Stephen (1820), monument classé.
7. Certaines maisons de la rue Richelieu ont fait partie au début du XIX[e] siècle, des établissements militaires de Chambly.
8. Parc de la Commune, ancien terrain communal de Chambly.
9. Point de vue sur les rapides de Chambly et le barrage.

## RICHELIEU

Le territoire actuel de la municipalité de Richelieu faisait autrefois partie de la seigneurie de Chambly. En 1722, une partie de celle-ci fut donnée à Charles de Beaulac par le sieur Hertel et prit le nom de fief Beaulac, d'où Richelieu est issu. Parmi les propriétaires successifs du fief, nommons Charles-Michel de Salaberry, héros de la bataille de la Châteauguay, en 1813.

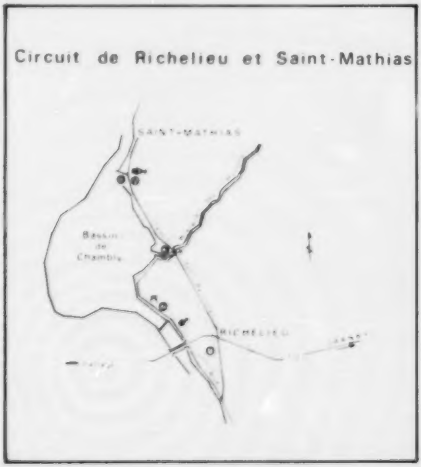
Devenue municipalité en 1869, Richelieu tira avantage de la proximité des rapides de Chambly et du développement des moulins de cette ville. Depuis 1830, la famille Willett, qui possédait des moulins à Chambly, se heurtait à une concurrence de plus en plus vive. Avant 1880, l'électricité était à peu près inconnue comme force motrice au Québec. Samuel T. Willett conçut le projet de construire un barrage sur la rivière, le premier à être érigé sur le Richelieu, ainsi qu'une usine hydroélectrique qui alimenterait son usine textile. Associé à Joseph Thibodeau, président de la Royal Electric Co. de Montréal, il fonda la Chambly Manufacturing Co. qui devint une filiale de la compagnie de Thibodeau. En 1899, ils octroyèrent un contrat pour la construction du barrage, en vue de vendre de l'électricité. La Chambly Manufacturing Co. avait acquis tous les droits de Willett sur l'exploitation hydraulique de la rivière et s'était engagée, en retour, à lui fournir, à perpétuité, 1 000 chevaux-vapeur d'électricité. Willett, homme d'affaire averti, possédait alors la première usine électrifiée du Canada.

Le barrage, dont les ruines existent toujours, était en béton, renforcé de pièces de bois et de rails de fer. La centrale, située à Richelieu, produisait 15 000 chevaux-vapeur. La Montreal Light, Heat and Power Co. en fit plus tard l'acquisition et l'usine, détachée du réseau de la compagnie en 1952, et acquise ultérieurement par Hydro-Québec, fut démolie en 1963. Hydro-Québec fit construire, à la même époque, la digue actuelle, en béton armé, qui mesure environ 8 mètres de haut sur plus de 300 mètres de long.



L'ancienne usine hydro-électrique de Richelieu. (Collection Denis Pelletier)

1. Richelieu: le vieux secteur. Bâtiments anciens.
2. Les ruines du barrage de la «Montreal Light, Heat and Power».
3. Croix au bord du chemin des Patriotes, près de la rivière des Hurons. C'est à l'embouchure de cette rivière, sur la pointe, qu'est situé l'ancien manoir des barons Johnson.
4. L'église et l'enclos paroissial de Saint-Mathias (1784), monument classé.
5. Le quai de Saint-Mathias, témoin de l'époque commerciale du village.



## SAINT-MATHIAS

Pour renouer avec l'histoire de Saint-Mathias et pour mieux comprendre son passé, la très belle église et son enclos paroissial, la maison Franchère et le manoir Johnson retiendront notre attention.

### La seigneurie et la paroisse

Saint-Mathias faisait autrefois partie de la seigneurie de Chambly. Joseph Hertel en devint seigneur en 1688 et, à son décès en 1719, ses héritiers se la partagèrent. Les frères Hospitaliers en achetèrent une partie en 1730.

Saint-Mathias comprenait à l'origine toute la partie est de la seigneurie de Chambly. La véritable colonisation ne commença que vers 1700, bien que les premières concessions datent de 1673.

La paroisse, fondée en 1739, porta plusieurs noms: L'Immaculée-Conception-de-la-Pointe-Olivier, puis Pointe-Olivier, ensuite Saint-Olivier (en l'honneur de Mgr Olivier Briand, évêque de Québec), et enfin, en 1808, Saint-Mathias, par décision de Mgr Plessis. De 1739 à 1777, Saint-Mathias fut une mission jusqu'à l'arrivée du premier curé résidant, messire Pierre Picard. Cependant, les registres existaient depuis 1739.

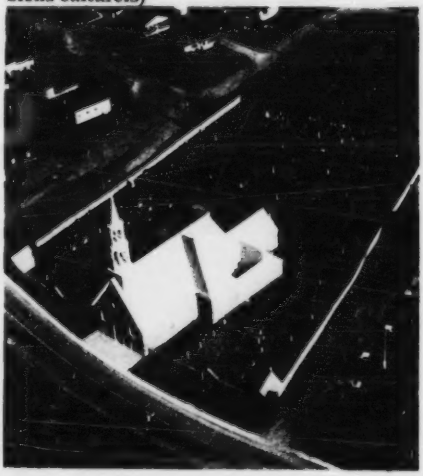
### L'église

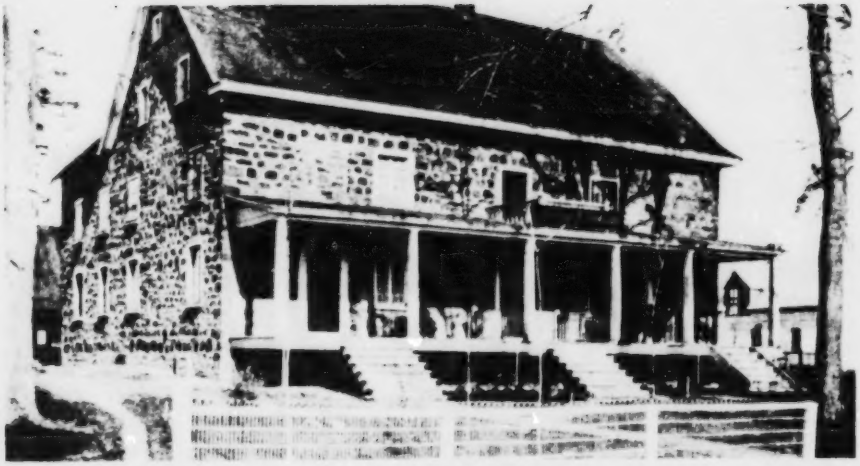
Après la construction d'une chapelle (1739-1770), puis d'un presbytère-chapelle (1770-1781), on entreprit la construction de l'église actuelle en 1784. On confia le gros oeuvre à François Châteauneuf, maître maçon de Saint-Mathieu-de-Beloeil. Les travaux se terminèrent en 1788.

À peine vingt ans plus tard, les archives font état d'une requête adressée à M^gr^ Plessis: le mauvais état de l'église nécessitait d'importantes réparations. En 1817, on procéda à divers travaux: démolition du rond-point, addition de douze pieds au sanctuaire, reconstruction d'un clocher à deux lanternes, réfection du toit, installation de nouvelles portes, reconstruction de la sacristie, etc. Ces travaux furent assurés par François Besset et François-Xavier Marcoux, tous deux de Saint-Mathias. On croit que les deux portes latérales de la façade furent percées à cette époque. Aucune autre modification importante ne fut apportée à l'église si ce n'est la reconstruction du «chemin couvert» en 1894.

Certains travaux de menuiserie, comme la construction du maître-autel et de la chaire, ont été exécutés par Louis Quévillon et ses élèves, de 1794 à 1797. Les réparations de 1818 obligèrent à modifier l'intérieur de l'église; on s'adressa à René St. James, dit Beauvais, et à Paul Rollin, sculpteurs de Saint-Vincent-de-Paul. Jean-Baptiste Barret se joignit à leur équipe. Le marché qui fut conclu avec eux leur confiait la menuiserie, la sculpture, la peinture et la dorure de la voûte, des retables, de la corniche, du maître-autel, du banc d'oeuvre, du trône curial, du trône épiscopal ainsi que des quatre galeries (jubés). Tous ces travaux furent achevés en 1833, sauf le maître-autel. En 1865, Charles Desnoyers, sculpteur de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, réalisa le buffet et les confessionnaux de la sacristie. Les bancs, de même probablement que les deux petits autels latéraux, furent faits par les entrepreneurs Paquet et Godbout de Saint-Hyacinthe, en 1899 et 1900.

L'église et l'enclos paroissial de Saint-Mathias, monuments classés. (Inventaire des biens culturels)





Le magasin Franchère, il y a cinquante ans. (APC, PA 36806)

**L'enclos paroissial**

Une vieille coutume voulait que le cimetière soit placée auprès de l'église. On l'entourait d'un mur à l'intérieur duquel l'église était enserrée. L'enclos paroissial de Saint-Mathias-de-Rouville est le mieux conservé de ceux qui existent encore au Québec. Le cimetière date de 1779. Deux charniers (petits édifices sans fenêtres où sont conservés les morts que l'hiver empêche d'enterrer)sont situés aux coins de l'enclos qui forment sa façade. Le mur de l'enclos paroissial fut construit en 1818 au cours des grands travaux sur l'extérieur de l'église.

L'église de Saint-Mathias et son enclos paroissial ont été classés monument et site historiques en 1957. Le trésor de l'église comprend de très belles pièces d'orfèvrerie (calice et ciboire, «instrument de paix»), des articles sculptés (lampe de sanctuaire, crucifix, chandelier pascal) ainsi qu'un tableau de grandes dimensions attribué à Louis Dulongpré, peint en 1811, et ayant pour titre «L'élection de Saint-Mathias dans le Collège des Apôtres».

**Développement de la localité**

En 1765, sous son ancien nom de l'Immaculée-Conception, Saint-Mathias comptait 555 habitants, soit 109 ménages et 108 maisons. En 1790, sa population avait augmenté à 1 544 habitants. Le recensement de 1831 fournit les statistiques suivantes: 355 maisons habitées, 6 inhabitées et 253 propriétaires. On apprend que 25 personnes originaires d'Angleterre et d'Écosse s'étaient installées à Saint-Mathias depuis 1825. Ce recensement fournit d'intéressantes précisions sur le village qui compte, à l'époque, six auberges, cinq magasins, trois moulins à farine, deux moulins à scier, deux à carder et un à fouler. À cause de ces nombreuses activités, n'est-on pas surpris d'apprendre que Saint-Mathias était l'un des ports les plus importants du Richelieu, avec ses trois quais très achalandés. On y faisait le commerce des céréales, surtout du blé, et de diverses autres marchandises.

Cette vocation commerciale de Saint-Mathias ne résista pas à l'apparition du chemin de fer et à la construction du canal de Chambly. Le chemin de fer coûtait moins cher et il était plus facile à exploiter que le transport fluvial. Quant au canal, il déplaça le commerce vers Chambly. Les quais et les magasins furent peu à peu délaissés, laissant à Saint-Mathias une vocation résidentielle.

**La rébellion de 1837-1838**

Saint-Mathias connut une brève phase d'activité pendant l'insurrection de 1837-1838, lorsqu'y fut installé le quartier général d'une partie de la milice volontaire des Papineau, Nelson et autres. De nombreux paroissiens de Saint-Mathias se joignirent aux patriotes, prirent part à leurs réunions ou les aidèrent à trouver des armes. Rappelons, parmi les plus connus, le médecin Joseph-François Davignon, les marchands Louis Marchand et Eustache Soupras et l'étudiant en droit Élisée Mailhot. Celui-ci, à la tête de quelques centaines d'hommes, chercha à intercepter les troupes du gouvernement revenant victorieuses de la bataille de Saint-Charles. Après un bref engagement, survenu le 28 novembre 1837, Wetherall et ses troupes purent rentrer à Montréal.

Ce n'était pas la première fois, à Saint-Mathias, que des éléments de la population se soulevaient. À l'époque de la Révolution américaine (1775-1776), James Livingston, avocat américain devenu négociant en céréales sur le Richelieu, avait pu rassembler, à Pointe-Olivier, une cinquantaine de Canadiens ayant pris parti pour les insurgés de son pays natal. Ethan Allen, avec une vingtaine de Green Mountain Boys, avait alors poussé jusqu'à Pointe-Olivier. Les Américains et leurs partisans réussirent à s'assurer la neutralité de la population francophone du Richelieu.

**Les témoins du passé**

À Saint-Mathias, il ne faut pas manquer de voir la maison Franchère, rue Richelieu (ou chemin des Patriotes), tout près de l'église. La maison, construite dans les années 1820, servit d'abord de magasin général aux frères Timothée et Joseph Franchère, puis d'entrepôt, à l'époque où Saint-Mathias était un port propère. Durant les troubles de 1837-1838, des patriotes y auraient trouvé refuge.

Le village est aujourd'hui une paisible municipalité résidentielle. Le touriste y verra d'abord la magnifique église de même que son enclos paroissial. Par la rue du Quai, on descend jusqu'au bord du Richelieu. De cet endroit l'on peut s'imaginer l'époque où de nombreux bateaux de marchandises faisaient escale à Saint-Mathias...

Près de l'embouchure de la rivière des Hurons, on pourra apercevoir le manoir Johnson. Sir John Johnson, un loyaliste venu s'établir ici à la fin du XVIII[e] siècle, avait monté un commerce important. Il se fit construire un manoir d'inspiration georgienne qui était la copie exacte de Johnson Hall, propriété de la famille, située dans la vallée de la rivière Mohawk, dans l'actuel État de New York.

## OTTERBURN PARK

Otterburn Park n'a été érigé en municipalité qu'en 1969, mais son histoire pittoresque remonte plus loin.

Bruce Campbell, fils du major T.E. Campbell, seigneur de Saint-Hilaire, avait décidé de créer un vaste parc public pour les classes populaires de Montréal.

La compagnie de chemin de fer Grand Tronc (aujourd'hui le Canadien National) organisait des excursions qui amenaient les pique-niqueurs par trains entiers au parc. Une grande variété d'aménagement les y attendait: terrain de course à pied, bateaux pour les promenades sur le Richelieu, restaurants, kiosques pour la fanfare, etc. Ce vaste domaine de dix arpents sur trente était situé près de la voie ferrée, dans la paroisse de Saint-Hilaire.

En 1921, le parc étant un peu délaissé, des travailleurs anglophones de Pointe-Saint-Charles (Montréal), employés du Canadien National, vinrent s'y établir en grand nombre. Ceci marqua les débuts de l'urbanisation de l'endroit dont la vocation résidentielle demeure encore très accentuée.

Les cidreries locales constituent la principale industrie de l'endroit.

La route à Otterburn Park, au début du siècle. À droite, un pavillon du parc. (Collection Armand Cardinal)

## MONT SAINT-HILAIRE

On peut évoquer le passé de Mont-Saint-Hilaire à partir de ses trois principaux monuments: son manoir, son église et sa montagne.

### Le manoir et la seigneurie

Reconnaissant le courage et le mérite militaire de Jean-Baptiste Hertel, sieur de Rouville, le gouverneur de la Nouvelle-France, Frontenac, lui accorda, le 18 janvier 1694, une seigneurie de deux lieues de front sur deux lieues et demi de profondeur, donnant sur la rive est du Richelieu. Cette terre était bordée au sud par la seigneurie de Chambly, qui appartenait à son père, François Hertel de la Fresnière. Le même jour, son frère, Joseph, obtint la seigneurie de Beloeil sur la rive opposée du Richelieu.

Il s'écoula plusieurs années avant que le seigneur de Rouville mette ses terres en valeur. De 1704 à 1722, il conduisit plusieurs expéditions contre les colonies anglaises et ne put s'occuper de l'exploitation de la seigneurie: la première terre ne fut pas concédée avant 1731. Ce n'est qu'à la fin du XVIII[e] siècle qu'un Hertel s'installa dans la seigneurie. La construction de l'actuel manoir seigneurial, chemin des Patriotes, commença vers 1819; il servait à l'administration de la seigneurie et de résidence pour le seigneur et sa famille. Le bâtiment original, en brique, mesurait apparemment 12 mètres sur 15 et avait deux étages. Des étables, des quais et diverses autres dépendances complétaient le domaine du seigneur.

En 1837, les troupes du colonel Wetherall qui se rendaient de Chambly à Saint-Charles, bivouaquèrent derrière le manoir, avec la permission du seigneur.

Éprouvant des difficultés financières, la famille Hertel dut vendre la seigneurie au major Thomas Edmund Campbell en 1844. Celui-ci, arrivé à Bas-Canada à l'époque de l'insurrection des patriotes, avait épousé une Canadienne-française en 1841. Il quitta la vie militaire en 1846 et s'établit à Saint-Hilaire avec sa femme et ses deux enfants. Il fit agrandir le manoir de façon à reproduire le château ancestral de sa famille en Écosse. Le manoir actuel, le seul de style Tudor au Québec, est composé de deux parties reliées par une entrée monumentale. Les ouvertures sont encadrées de bois imitant la pierre blanche. Deux tourelles et plusieurs cheminées se découpent sur le ciel. Le riche

Le manoir Rouville-Campbell

édifice comprend 35 pièces réparties sur trois niveaux.

Le dynamisme du major Campbell marqua Saint-Hilaire d'une forte empreinte. De 1846 à 1871, année de sa mort, Campbell agrandit le manoir, rebâtit le moulin banal (1848), construisit un couvent pour les religieuses des Saints-Noms de Jésus et Marie (1850), donna un essor extraordinaire à l'économie agricole en créant une ferme modèle et en encourageant l'arboriculture (pommiers et érables à sucre), développa le réseau routier de la seigneurie, fit passer le chemin de fer à Saint-Hilaire et favorisa la multiplication des écoles. Bref, il mit en valeur cette région même après l'abolition du régime seigneurial survenue en 1854.

Après la mort du major Campbell, l'ancienne seigneurie fut morcelée, faute d'un successeur capable de poursuivre son oeuvre; le domaine seigneurial et la montagne furent vendus. Quant au manoir, il continua d'appartenir à la famille jusqu'à la mort de la dernière descendante des Campbell, en 1955. Abandonné depuis quelques années, le manoir avait souffert du vandalisme. Le sculpteur Jordi Bonet en fit l'acquisition en 1969. Il le restaura et installa ses ateliers dans les dépendances.

**L'église et la paroisse**

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, les habitants de la seigneurie de Rouville devaient aller aux offices à Saint-Mathieu-de-Boleil, à Saint-Charles ou à Saint-Mathias. À la suite de leurs pressantes requêtes, les autorités religieuses permirent en 1795, l'érection d'une paroisse nommée Saint-Hilaire, dans leur seigneurie. On construisit, en 1798, un presbytère-chapelle sur un terrain donné par le seigneur Jean-Baptiste-Melchior Hertel de Rouville. Ce bâtiment en pierre des champs, modifié en 1890, est encore aujourd'hui le presbytère de Saint-Hilaire. À l'origine, ce bâtiment comprenait une «salle des habitants», en bas, et une chapelle de 34 bancs payants, en haut.

La population grandissante réclama bientôt une église. On commença, en janvier 1830, à réunir les matériaux nécessaires à la réalisation d'une telle entreprise. De nombreux artisans de la région trouvèrent leur compte à ces travaux: tailleurs de pierre, charroyeurs, maçons, menuisiers, ferblantiers. L'église fut inaugurée en 1837. Le clocher fut installé en 1874. Depuis 1882, elle

Les troupes du colonel Wetherall au bivouac derrière le manoir de Rouville, dans la nuit du 23 au 24 novembre 1837. (Dessin de lord Charles Beauclerck, APC C 394)

La pomoculture au pied du mont Saint-Hilaire, il y a plusieurs décennies. (APC PA 44039).

possède un orgue fabriqué en 1856 par Casavant et Frères de Saint-Hyacinthe; il s'agit du plus vieil orgue Casavant encore en service.

Depuis 1898, quinze tableaux peints sur toile et collés au mur (marouflage), oeuvre de Ozias Leduc, originaire de l'endroit, ornent l'intérieur de l'église. Ils représentent les sept sacrements, les quatre évangélistes, les mystères de la Nativité, de l'Ascension et de l'Assomption et, enfin, saint Hilaire rédigeant son traité sur la Sainte-Trinité.

L'église de Saint-Hilaire fut classée monument historique en 1965 et les toiles d'Ozias Leduc qui s'y trouvent font partie des biens culturels depuis 1976.

C'est aussi à Saint-Hilaire que naquit le peintre Paul-Émile Borduas, élève de Leduc, bien connu pour ses oeuvres et pour sa publication du Refus global en 1948.

**La montagne et ses habitants**

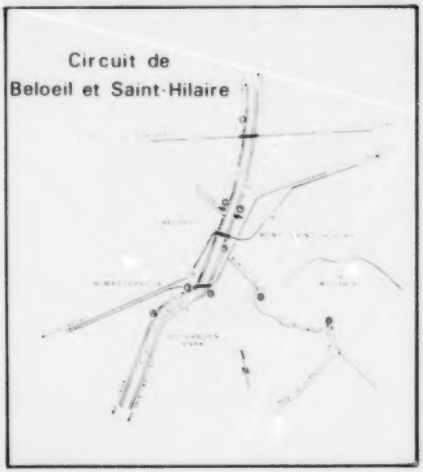
Mont-Saint-Hilaire, c'est d'abord et avant tout sa montagne. On la voit de très loin dans la plaine de Montréal et elle est l'une des plus élevées des montérégiennes. Des coquillages marins trouvés dans les carrières de sable, du côté de Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville, témoignent que la montagne devait être une île de la mer Champlain qui recouvrait la plus grande partie du Sud-Ouest québécois il y a des milliers d'années. La montagne renferme aussi divers minéraux assez rares que l'on découvrit dans l'immense carrière du nord-ouest. Il semble que le mont Saint-Hilaire n'ait jamais été un volcan, contrairement à ce que l'on a longtemps pensé: il était plutôt la cheminée d'un volcan en formation. La montagne n'en est pas moins faite de roches éruptives, fort exploitées de nos jours pour la construction d'édifices, de ponts, de routes, de monuments, etc.

La présence de la montagne a fortement influencé la vie économique de la région. Le lac Hertel, dans les hauteurs, déverse un puissant courant d'eau qui, au XIX$^{e}$ siècle, entraîna la construction de sept moulins qui servaient à moudre le grain, à scier le bois, à carder la laine ou à broyer le lin. La nature sablonneuse du sol et le microclimat particulier du versant sud-est de la montagne, favorisèrent la pomoculture qui, sous l'impulsion du major T.E. Campbell, trouva d'importants débouchés commerciaux dès le milieu du XIX$^{e}$ siècle. À la même époque, l'abondance des érables alimenta jusqu'à cinquante «cabanes à sucre» construites sur les flancs de la montagne.

«Cabane à sucre» sur le mont Saint-Hilaire au début du siècle. (APC PA 13168)

**La beauté et le climat particulier de la montagne ne manquèrent pas d'attirer les riches touristes montréalais, à la suite des initiatives du major Campbell. L'immense hôtel Iroquois, qui fut édifié en 1874, comptait 150 chambres et pouvait accueillir 200 clients amenés de Montréal par train. La publicité vantait l'air salubre, le climat agréable et les vertus curatives de la montagne.**

**Cette activité touristique donna naissance au «village de la montagne», distinct du village de Saint-Hilaire riverain du Richelieu. Là-haut habitaient ceux qui vivaient de la montagne, cette masse surgie de la plaine, et que l'on appelait «le plus haut sommet du Bas-Canada».**




1. La maison Pré-Vert, au 2100, boulevard Richelieu. Monument classé.
2. L'église Saint-Mathias-de-Beloeil et le vieux secteur de Beloeil.
3. La maison Guertin, aux 96-98, rue Richelieu. Construite vers 1835.
4. L'usine centenaire des «Canadian Industries limited (C.I.L.)
5. Le manoir Rouville-Campbell, construit aux XVIII$^{e}$ et XIX$^{e}$ siècles. Monument classé.
6. Emplacement des anciens moulins de la montagne à la décharge du lac Hertel.
7. L'église de Saint-Hilaire (1837) est décorée de tableaux d'Ozias Leduc (1898). Les rues qui entourent l'église forment les premiers emplacements du village.
8. La maison d'Ozias Leduc, aussi appelée «Correlieu», au 274, chemin Ozias Leduc.
9. L'emplacement de l'ancien parc d'Otterburn.

## SAINT-CHARLES

La seigneurie de Saint-Charles fut concédée en 1698 à François Hertel de la Fresnière qui en fut le seigneur jusqu'en 1743. Ce n'est pourtant qu'après 1730 qu'il y eut des concessions de terres à des colons. Cette anomalie se retrouve dans l'histoire de plusieurs seigneuries du Bas-Richelieu. Elle tient sans doute à la situation géographique de la région, à la faiblesse de son peuplement et sûrement au manque d'intérêt de plusieurs seigneurs pour la colonisation: n'oublions pas que certains d'entre eux avaient des activités beaucoup plus rénumératrices (commerce des fourrures) ou prestigieuses (fonctions militaires). En plus, l'ensemble de la Nouvelle-France restait fort peu peuplé, ce qui ne favorisait pas la mise en valeur des régions éloignées.

### Commerce et développement économique

Malgré tout, Saint-Charles connut dans la première moitié du XIX[e] siècle une activité commerciale florissante. Bon nombre de petites industries y apparurent: boulangerie, fromagerie-beurrerie, carrosserie, forge, boucherie, sellerie, ferblanterie, scierie. Deux industries particulières se développèrent à Saint-Charles plutôt que dans les autres centres du Bas-Richelieu: une tannerie et une fonderie fabriquant des socs de charrue; les deux existaient encore au début du XX[e] siècle. Autre commerce propre à Saint-Charles: vers la fin du siècle dernier, on expédiait à New York de l'avoine pour nourrir les chevaux qui tiraient les tramways de la ville. Chaque semaine, des convois de barges emportaient vers le sud du fourrage provenant des régions riveraines.

### Saint-Charles en 1837-1838

L'insurrection des patriotes de 1837 a marqué fortement l'histoire de Saint-Charles. Le 23 octobre 1837, quatre à cinq milles hommes des comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly, Verchères et l'Acadie se rassemblèrent à Saint-Charles pour y dénoncer l'interdiction de tenir des assemblées populaires et la suppression du contrôle de ses revenus au Parlement du Bas-Canada. Une «Confédération des Six-Comtés» était créée. Des orateurs comme Louis-Joseph Papineau, Wolfred Nelson, Louis-Michel Viger et T.S. Brown participaient à cette grande manifestation. On adopta des résolutions contre le régime oppressif du Bas-Canada et Nelson invita ses compatriotes à fondre leurs cuillères de plomb pour fabriquer des balles de fusil.

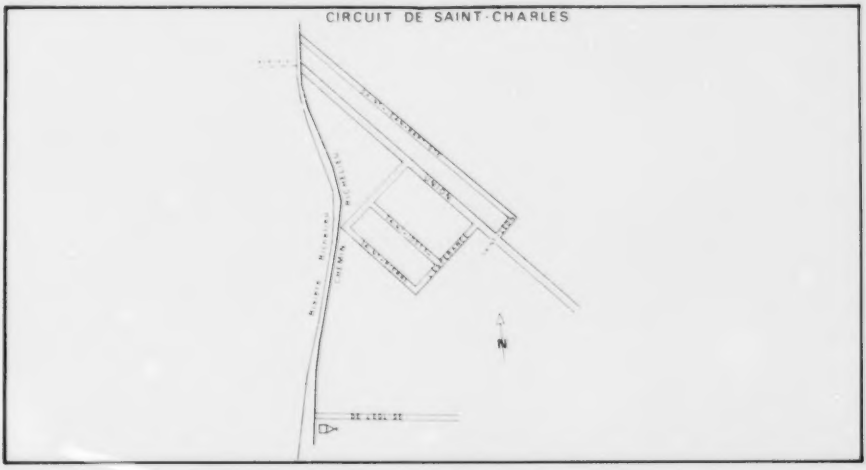
La bataille de Saint-Charles, le 25 novembre 1837: l'attaque des réguliers. (Lithographie de N. Hartnell, APC C 393)

L'avance du colonel Wetherall à Saint-Charles, à la fin de 1837. (Lithographie de N. Hartnell, d'après un dessin de Lord Beauclerck, APC C 395)

Étant donné que la région du Bas-Richelieu se montrait particulièrement opposée au régime en place et qu'elle recevait un afflux de patriotes, le gouvernement fit appel à l'armée. Les colonels Gore et Wetherall partirent respectivement de Sorel et de Chambly le 22 novembre en direction de Saint-Charles afin d'écraser les insurgés.

Le 23, cependant, Gore se heurta aux patriotes de Saint-Denis et dut battre en retraite. Wetherall, retardé par les routes impraticables et par l'annonce de la défaite de Gore, attendit des renforts à Saint-Hilaire et ne parvint à Saint-Charles que le 25 novembre. Après une heure de combat, les patriotes furent mis en déroute. On compta une centaine de morts et de blessés des deux côtés. L'armée brûla le village. Dans les jours qui suivirent des engagements mineurs opposèrent l'armée aux insurgés.

Saint-Charles est aujourd'hui une localité à vocation agricole où l'industrie laitière domine.

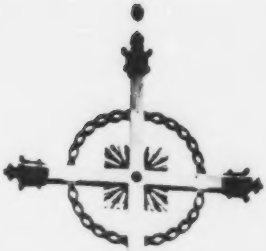


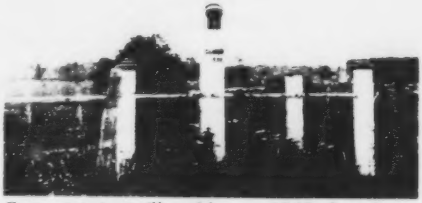
## LES «CROIX DE CHEMIN»

Les «Croix de chemin» ne sont plus très nombreuses dans la vallée du Richelieu quoique certaines régions du Québec soient encore moins favorisées sous ce rapport. Ces oeuvres, produites par des artisans québécois, perpétuent une vieille tradition européenne tout en faisant appel à l'imagination créatrice et à l'utilisation des techniques et des matériaux de leur temps. Ces «croix de chemin» rappellent la ferveur religieuse qui régnait alors dans le pays.

Déjà, en 1749, le voyageur suédois Pehr Kalm, en mission scientifique au Canada, observe ce phénomène.

«Durant tout mon voyage à travers le Canada, j'ai rencontré des croix dressées ici et là sur la grande route. Elles ont une hauteur de deux à trois toises (4 à 6 mètres) et sont d'une largeur en proportion; bien des gens disent qu'elles marquent la limite entre les paroisses, mais il y a plus de croix que de frontières; du côté qui fait face au chemin, on a découpé un profond renforcement où l'on a





Croix érigée à Chambly, en 1908. La photographie date de 1923. Cette croix n'existe plus de nos jours. (APC C 15745)

«Croix de chemin» à Saint-Charles. Les croix étaient souvent ornées d'objets qui évoquaient la Passion du Christ: inscription «INRI», échelle, lance, marteau, etc.

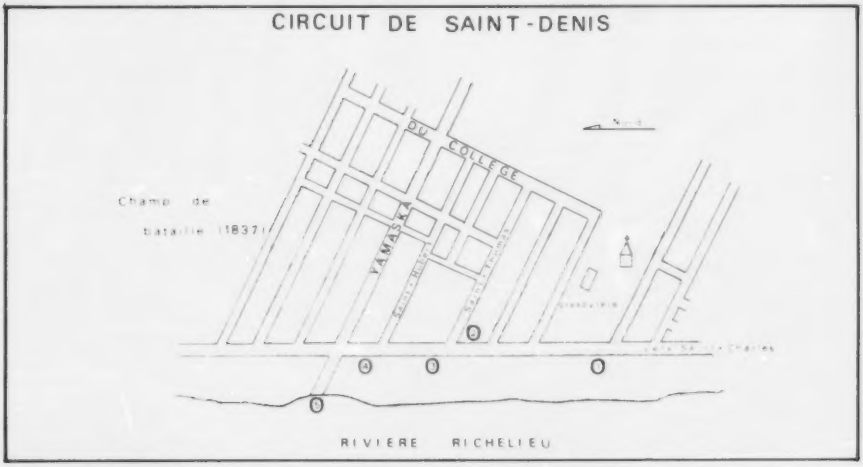
Somptueuse «croix de chemin» près de la rivière des Hurons à Saint-Mathias. On plaçait souvent des statuettes ou des images pieuses dans une niche, au pied de la croix.

placé soit Notre Seigneur en Croix, soit la Vierge Marie qui tient dans ses bras Notre Sauveur enfant, on a placé une vitre devant la cavité pour que le vent ou la pluie ne puissent rien détériorer. Tout Français qui passe devant un calvaire fait le signe de la Croix et se découvre... En certains endroits, on a ajouté tous les instruments qui, d'après ce que l'on croit, ont dû être utilisés pour crucifier Notre Sauveur, parfois même on a placé au sommet le coq de Pierre».

Mal protégées contre les intempéries et, à la longue, délaissées par la population, beaucoup de croix ont disparu. Celles qui restent sont d'autant plus précieuses.

Les premiers colons ne s'y établirent que vers 1720. Cinq rangs furent ouverts, au fur et à mesure que progressait la colonisation. À la fin du Régime français, le territoire de la seigneurie était déjà en majeure partie concédé.

Saint-Denis fut constitué en bourg, en 1758, et le village commença à prendre forme. Des commerçants, des artisans et un notaire s'y établirent. Dès le début du XIX[e] siècle, Saint-Denis devint un important point d'expédition du blé et des pois de l'arrière-pays. Ces denrées étaient entassées dans de vastes entrepôts près de la rivière, et des chalands venus de Québec les prenaient, laissant en échange à Saint-Denis divers produits de consommation.

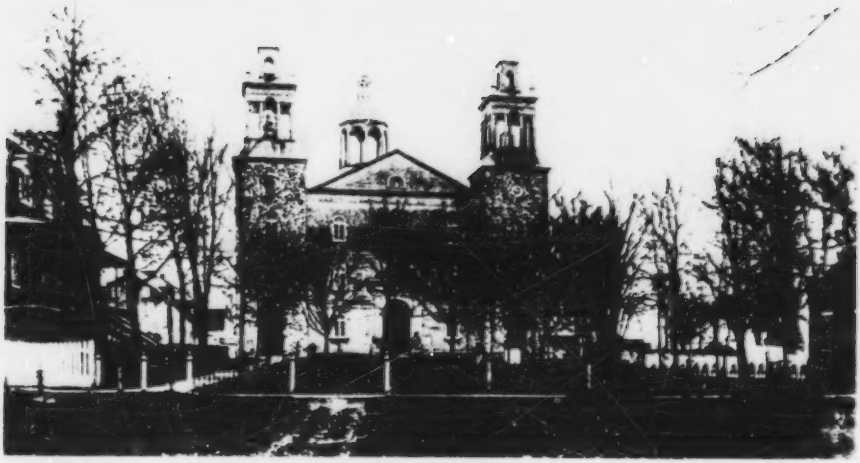



1. La maison Cherrier, construite vers 1810 pour le curé Cherrier.
2. La maison Massé, construite vers 1812, et qui fut, à l'origine, un magasin général.
3. Maison de style victorien, construite vers 1880.
4. La maison Archambault servait de succursale pour une banque au début du siècle.
5. Débarcadère du traversier de Saint-Denis à Saint-Antoine.

## SAINT-DENIS

En 1694, la seigneurie de Saint-Denis fut concédée à Louis de Gannes, sieur de Falaize. Elle avait deux lieues de front sur le Richelieu et deux lieues de profondeur. On la divisa en huit rangs parallèles à la rivière. Aujourd'hui encore, on retrouve presque intactes ses limites et ses divisions, qui sont celles de la municipalité. Les paroisses limitrophes ont fait trois annexions, mais de faible importance.

Le commerce prit un élan nouveau en 1834, lorsque les moyens de communication s'améliorèrent. Trois vapeurs firent dès lors la liaison, deux fois par semaine, entre Saint-Denis et Montréal. Comme le village devenait un endroit où le commerce avait une certaine importance, il s'y établit diverses entreprises artisanales: chapellerie, poterie, brasserie, carrosserie, coutellerie. La plus prospère fut

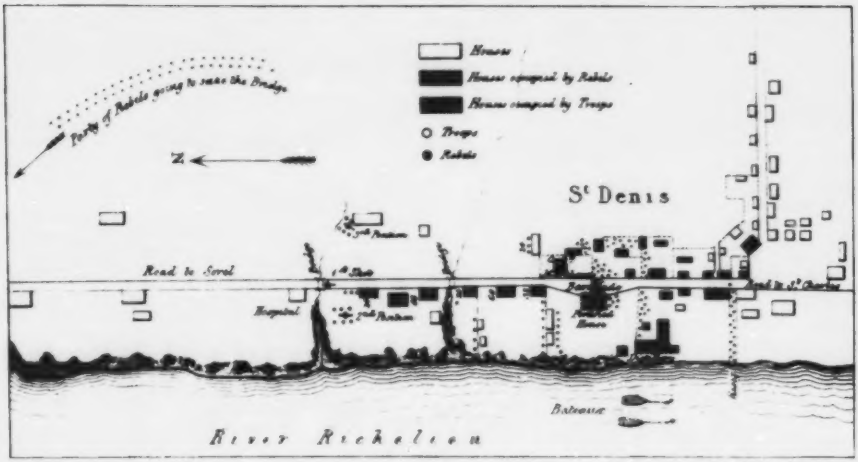


L'église de Saint-Denis au XIX$^{e}$ siècle. (APC C 34571)

la chapellerie, première en importance au Canada et qui fabriquait des hauts-de-forme en castor, les fameux «chapeaux de castor».

La poterie, dans la première moitié du XIX$^{e}$ siècle, se développa beaucoup à Saint-Denis. Une vingtaine d'ateliers fabriquaient de la vaisselle

La maison Massé à Saint-Denis. Construite vers 1812 et devenue monument classé en 1978, cette maison est un bel exemple d'architecture commerciale urbaine en milieu rural.




Position des forces en présence au cours de la bataille de Saint-Denis, en 1837. (APC C 70684)

et toutes sortes de récipients. Cependant, cette industrie déclina lorsque des usines commencèrent à fabriquer de la poterie en grès à Saint-Jean et des ustensiles en fer-blanc à Montréal. Plusieurs travailleurs agricoles inactifs de la région trouvaient ainsi de l'emploi, soit au village, soit en ville.

**Les événements de 1837-1838**

L'année 1837 est restée tragiquement mémorable à Saint-Denis et dans toute la région. Le Dr Nelson, qui habitait Saint-Denis, invita les Fils de la Liberté à en faire le centre de leurs activités. Dès lors, Saint-Denis fut le lieu de grands rassemblements politiques et cette activité rayonna dans les villages environnants: Saint-Charles, Saint-Ours, Contrecoeur. Le gouvernement anglais voulut rétablir l'ordre par des moyens énergiques; les patriotes ripostèrent par les armes. L'armée et les insurgés s'affrontèrent à Saint-Denis, et le colonel Gore dut battre en retraite vers Sorel. Les troupes britanniques, toutefois, revinrent à Saint-Denis et, trouvant le village sans défense, le pillèrent et en brûlèrent une partie importante. La plupart des entreprises furent détruites, entre autres la chapellerie, la brasserie et certainement quelques ateliers de poterie. Certaines entreprises ne purent jamais se relever. De toute façon, l'économie locale avait reçu un dur coup. Saint-Denis redevint un village à vocation principalement agricole. La main-d'oeuvre industrielle, de même que l'excédent de la main-d'oeuvre agricole, dut s'orienter vers les centres urbains, les nouvelles régions de colonisation ou les «factories» de coton de la Nouvelle-Angleterre.

Sans surestimer l'importance des événements de 1837-1838 dans l'histoire économique de Saint-Denis, on peut conclure qu'ils eurent des conséquences certaines sur le développement du village. Mais c'est surtout une agriculture traditionnelle désuète et autarcique qui provoqua l'exode de la population des campagnes vers les villes industrielles du Bas-Canada et du Nord-Est américain.

Saint-Denis conserve de nombreux vestiges de son passé. L'église paroissiale, construite en 1796 et restaurée en 1922, recèle de véritables chefs-d'oeuvre de l'art pictural: des toiles d'Antoine Coypel, de Jacques-Antoine Delaistre et d'Otto Voenuis, un des maîtres de Rubens.

Les églises des villages d'autrefois en plus de servir de lieux de culte, se prêtaient à différentes manifestations dont les rassemblements de perron, la traditionnelle criée du dimanche, etc. Les édifices religieux,

d'autre part, évoquent le labeur de l'habitant qui participait à leur construction, à leur entretien et à leur embellissement par son travail et par ses deniers.

Le presbytère actuel de Saint-Denis est le troisième depuis le début de la paroisse. Il a été construit en 1880 et l'intérieur a subi une restauration en 1915.

## SAINT-OURS

### Les écluses: lieu naturel aménagé

L'écluse de Saint-Ours, par la beauté du site, mérite qu'on s'y arrête. On peut d'ailleurs y pique-niquer.

Le barrage et l'écluse furent construits de 1844 à 1849. Ces diverses améliorations, en vue d'éviter les rapides, permirent de relier Sorel à Chambly par une voie d'eau où pouvaient passer des bateaux de plus fort tonnage. Ils permirent aussi l'installation d'un moulin à eau sur le barrage. On y moulut la farine et on y carda la laine pendant près de cent ans.

### Saint-Ours, port fluvial

Dans les limites de Saint-Ours, le chemin des Patriotes prend le nom de rue de l'Immaculée-Conception, d'après le nom de la paroisse. Celle-ci fut créée en 1831. À cette époque, on dénombrait à Saint-Ours 3 200 habitants, qui vivaient principalement de l'agriculture.

Le village de Saint-Ours devint le point de convergence de la production agricole de l'arrière-pays. Les agriculteurs y apportaient leurs céréales que les marchands envoyaient par bateau vers les grands marchés. En sens inverse, les bateaux déchargeaient à Saint-Ours des produits industriels que les marchands généraux revendaient ensuite à la population. Outre les agriculteurs, un certain nombre de navigateurs demeuraient à Saint-Ours. De 1830 à 1857, un tribunal siéga à Saint-Ours et on y aménagea une prison rudimentaire.

### Les seigneurs de Saint-Ours et leur manoir

À la sortie du village (en direction de Sorel), on aperçoit au bord de la rivière le manoir des seigneurs de Saint-Ours. Un monument a été érigé dans le jardin, près de la route, à la mémoire du premier seigneur, Pierre de Saint-Ours.

En 1672, Louis XIV concéda la seigneurie à Pierre de Saint-Ours. Jusqu'à l'abolition du régime seigneurial en 1854, les Saint-Ours se sont succédés à la direction de la seigneurie. Pierre, le premier, était venu en Nouvelle-France avec le régiment de Carignan-Salières, dans lequel il était capitaine. Son fils, Jean-Baptiste de Saint-Ours de l'Eschaillon, lui succéda. Il vécut encore treize ans, pen-

L'écluse de Saint-Ours.

Le manoir de Saint-Ours tel qu'il apparaît depuis 1870. (APC C 24393)

dant lesquels il s'occupa beaucoup de commerce à Niagara. Après sa mort, sa veuve administra la seigneurie pendant dix ans. En 1757, Pierre-Roch de Saint-Ours devint seigneur. Il fit construire une première maison seigneuriale sur l'emplacement qu'occupe le manoir actuel. De 1795 à 1834, le seigneur fut Charles-Louis-Roch de Saint-Ours. Son successeur, François-Roch de Saint-Ours, mourut au bout de cinq ans. C'est sa veuve qui, en 1870, fit faire des travaux qui donnèrent au manoir sa physionomie actuelle. Au carré d'origine de 1792 qui mesurait 18 mètres de large sur 10 de long, on ajouta un étage et on construisit un toit à quatre eaux (quatre versants). Cette propriété appartient, encore de nos jours, à des descendants de la famille Saint-Ours.

**De Saint-Ours à Sorel**

Jusqu'au début de notre siècle, une seule route carossable reliait Saint-Ours à Sorel, le long de la rive est du Richelieu. Les gens de la rive ouest devaient se rendre d'abord à Saint-Ours pour aller à Sorel.

## SOREL

Dès la découverte du Richelieu, l'emplacement de Sorel, au confluent de cette rivière et du fleuve Saint-Laurent, prit une grande importance économique et militaire.

Aujourd'hui encore, la situation géographique de Sorel détermine le caractère de son économie: construction navale et industrie lourde.

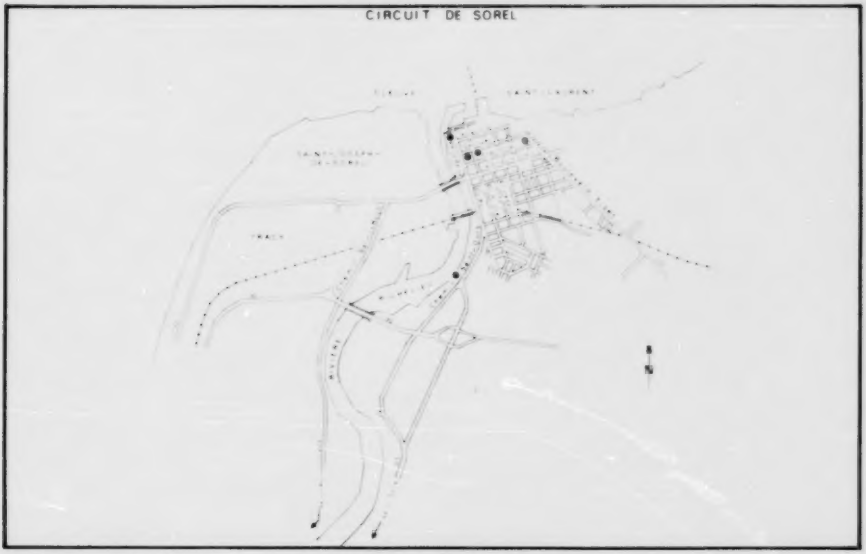
De son passé militaire il ne reste que la Maison des gouverneurs, construite en 1781 pour le commandant en chef de la garnison et qui servit de résidence d'été des gouverneurs du Canada jusqu'en 1866. Après de nombreux changements de propriétaire, elle fut achetée par la ville de Sorel en 1921.

### La seigneurie de Sorel

Sorel doit son nom à Pierre de Saurel, capitaine du régiment de Carignan-Salières, à qui cette seigneurie fut octroyée en 1672. Saurel mourut après dix ans, laissant sa femme sans grandes ressources. En 1713, elle dut vendre la seigneurie à Claude de Ramezay, dont la famille en resta propriétaire jusqu'à la fin du Régime français. Lorsque la Nouvelle-France fut cédée à l'Angleterre, les Ramezay partirent pour la France après avoir vendu la seigneurie de Saurel à Jean Bonfield, qui ne la garda qu'un an. Elle passa à John Bestwreck, puis à ses exécuteurs testamentaires, les sieurs Greenwood et Higginson.

### Sorel devient William-Henry

Sorel dut pourtant oublier pendant trois quarts de siècle le nom de son premier seigneur, les autorités britanniques ayant résolu d'en faire une ville anglophone. Le gouverneur Haldimand acheta la seigneurie au nom du roi, la fit arpenter et fit tracer le plan d'une ville. Autour d'une place d'armes appelée «carré royal», la ville s'étendit en damier, les rues, droites et perpendiculaires, recevant les noms des membres de la famille royale: Augusta, George, Charlotte, Élizabeth, puis rue Queen, rue King, rue Prince.




1. L'église Saint-Pierre, construite en 1826-1830 et restaurée en 1906 et 1960. Monument classé.
2. L'église «Christ Church» et son presbytère, construit en 1842-1843. Monuments classés.
3. Le Carré Royal, tracé en 1783 et restauré en 1967. Lieu historique classé.
4. Le château des Gouverneurs, construit vers 1800 et restauré entre 1959 et 1962. Monument classé.
5. La place du Marché.

Le bac entre Sorel et Saint-Joseph-de-Sorel en 1891. (APC C 2668)

Le gouverneur avait acheté la seigneurie dans l'espoir que des loyalistes, dont un grand nombre s'étaient réfugiés des États-Unis au Bas-Canada, viendraient s'installer dans cette localité dont il jugeait la situation stratégique.

En 1787, il n'avait encore été concédé que 107 lots sur l'emplacement de la future ville. Afin d'attirer les loyalistes, le gouverneur invita le prince William Henry à visiter Sorel. Celui-ci accepta que l'endroit pris son nom. Constitué en bourg en 1791, William-Henry devint ville l'année suivante.

Un ministre du culte anglican était venu s'établir à Sorel dès 1784. C'était la première fois que s'ouvrait une mission anglicane officielle au Canada. L'église «Christ Church» que l'on voit aujourd'hui rue Prince fut construite en 1842.

Cependant, les loyalistes ne vinrent pas nombreux, préférant les Cantons-de-l'Est et le Haut-Canada (l'Ontario). William-Henry ne sera décidément pas une ville anglaise. Au recensement de 1861, on y dénombrait plus qu'une centaine d'anglophones sur une population totale de 3 345 habitants.

L'église anglicane «Christ Church» se dresse face au Carré Royal depuis 1842.

Vue aérienne de Sorel à la fin du siècle dernier. (APC C 66767)

L'église Saint-Pierre, construite en 1826, est devenue monument classé en 1960.

**Croissance de Sorel**

Terminus de la liaison par bateau avec le lac Champlain, Sorel était aussi une escale importante entre Montréal et Québec. Le commerce du bois, fort lucratif, s'y développa après 1830 sous l'impulsion des marchands montréalais Molson et Torrence. Les chantiers maritimes s'y multiplièrent. Le port de Sorel prospérait.

De 1850 à 1870, la ville grandit rapidement. La cour de circuit y fut transférée de Saint-Ours, en 1857. On y installa le bureau d'enregistrement et la cour supérieur à la même époque. En 1869, les chantiers maritimes y employaient au-delà de 700 travailleurs. William-Henry reprit à cette époque le nom de Saurel, mais modifié en Sorel.

L'essor économique et démographique des années 1850 à 1870 fit naître le village et la paroisse de Saint-Joseph-de-Sorel, en 1875, et la municipalité de Saint-Anne-de-Sorel en 1876.

L'entretien des navires à Sorel.

La ville de Sorel, en 1889, accéda au rang de «cité» de Sorel. La population augmentant, il fallut créer une seconde paroisse dans la ville, celle de Notre-Dame, en 1911.

Durant la seconde guerre mondiale, Sorel fut un centre d'industries de guerre. Plus de 20 000 ouvriers y travaillèrent.

## SAINT-ROCH

Pour remonter la rive ouest du Richelieu depuis Sorel, on suit le chemin Saint-Roch qui traverse Tracy. En arrivant à Saint-Roch, le chemin s'éloigne un peu de la rivière. On s'aperçoit alors que le paysage est différent. La terre est sablonneuse, impropre aux cultures traditionnelles telles que le blé, l'avoine ou l'orge. Nos ancêtres l'apprirent à leurs dépens...

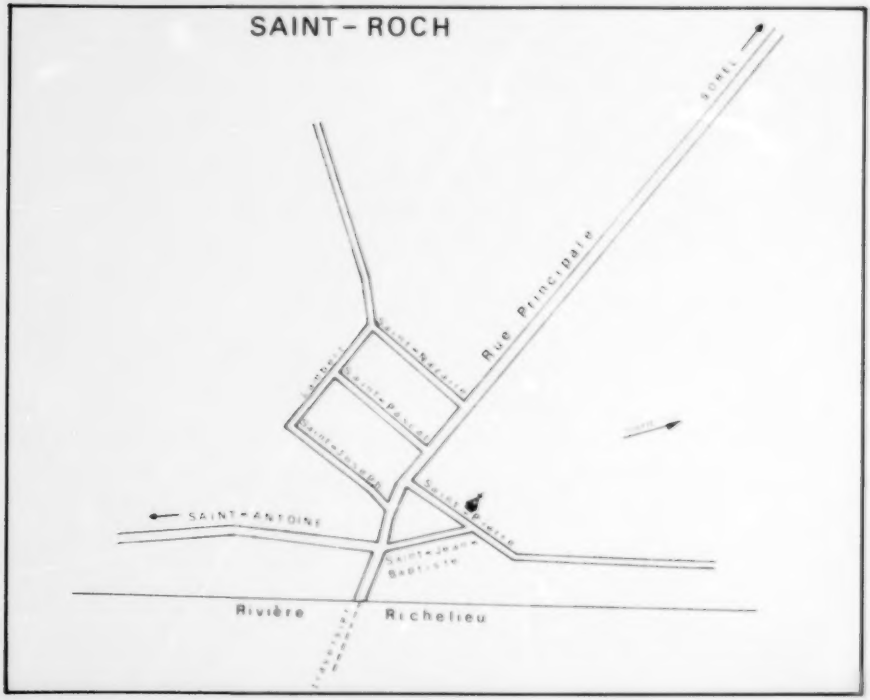
### Le petit et le grand Saint-Ours

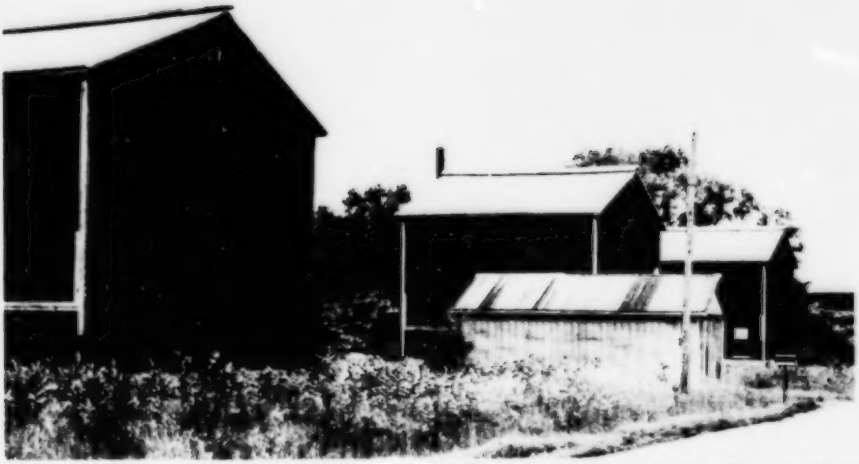
Le premier Saint-Ours vint s'établir dans ces terres peu fertiles. Sa seigneurie allait du bord du Saint-Laurent jusqu'au-delà du Richelieu. La partie comprise entre le fleuve et la rivière, actuel territoire de Saint-Roch et de Saint-Laurent-du-Fleuve (Les Grèves), était appelée le Grand-Saint-Ours, et la partie au-delà du Richelieu, de moindre superficie, le Petit-Saint-Ours.

### Développement de la seigneurie: du Saint-Laurent au Richelieu

Lorsque la seigneurie lui fut concédée, en 1672, Pierre de Saint-Ours s'établit avec sa famille et quelques anciens compagnons d'armes au Grand-Saint-Ours. Après avoir longtemps peiné dans les sables de cette partie de la seigneurie, où les récoltes de blé furent désastreuses, ils ouvrirent de nouveaux défrichements au bord du Richelieu, et le Grand-Saint-Ours perdit peu à peu sa population au profit du Petit-Saint-Ours, où le sol était plus riche.

En 1757, lorsque l'église du Grand-Saint-Ours dut être démolie, M^gr de Pontbriand ordonna de la reconstruire sur l'autre rive du Richelieu. Le recensement de 1765 confirmera la sagesse de cette décision: on dénombra 44 familles dans le Grand-Saint-Ours, mais 116 dans le Petit. L'actuel village de Saint-Ours était né.





Séchoirs à tabac abandonnés sur le chemin Saint-Roch. Le tabac permit de mettre en valeur les terres sablonneuses de la région de Saint-Roch.

**Saint-Roch, en l'honneur des seigneurs**

La municipalité et la paroisse de Saint-Roch ont été constituées en 1889. Leur nom vient du prénom de Roch que portèrent les trois derniers seigneurs de Saint-Ours.

Au début du XX$^{e}$ siècle, on a su tirer parti des terres sablonneuses de l'ancien Grand-Saint-Ours, où Saint-Roch est situé. Ces terres se prêtent en effet à la culture du tabac. Le long du chemin Saint-Roch (devenu à cet endroit la côte Saint-Jean), on voit encore de nombreux séchoirs à tabac, aujourd'hui désaffectés.

Maison à comble brisé (mansarde) près de l'église de Saint-Roch.

## LA MAISON QUÉBÉCOISE

Les maisons que l'on voit le long du Richelieu sont le résultat de l'utilisation de différents matériaux (pierre, bois et brique), de l'évolution des techniques de construction (pièces sur pièces, maçonnerie, utilisation de pierres de taille, recouvrement des toitures, etc.) ainsi que de diverses influences culturelles (française, britannique, américaine et même hollandaise). Rénovés au long des années, modifiés de nombreuses façons ou récemment restaurés, ces bâtiments n'en demeurent pas moins l'expression du développement social, économique et culturel de leur milieu.

Notre but n'est pas de dresser ici un inventaire des ressources architecturales de la région, mais d'apporter quelques indications permettant de comprendre les réalités qui se cachent derrière les façades des maisons.

Beaucoup de maisons québécoises ont changé plusieurs fois de visages. On les améliorait suivant les modes, les goûts et les influences du moment. Voici un exemple saisissant d'une restauration qui redonna à une habitation son aspect d'origine. Il s'agit de la maison Sauvé, à Saint-Charles, dont le carré de pierre date de 1804. Son style marque la transition entre la maison d'esprit français (qu'on ne trouve plus à l'état pur dans la vallée du Richelieu) et la maison québécoise qui est mieux adaptée à notre climat. À noter la cuisine d'été et, contre la maison restaurée, le four à pain. En haut, avant la restauration. (Collection Michel Lessard).

La maison d'esprit français, bien ancrée au sol, au toit aigu et de dimensions restreintes est pratiquement disparue de la région. Pourtant, il existe sans doute des structures originales qui, au cours des années, après avoir subi des influences techniques et culturelles successives, ont pris un nouveau visage. L'aspect plus «moderne» de bien des maisons cache peut-être des secrets aux yeux du simple passant.

Le XIX$^{e}$ siècle verra la naissance d'une maison vraiment québécoise, au toit à pente douce se terminant en larmier, au perron élargi en galerie et, souvent, à cuisine d'été accolée à une extrimité du corps principal. La maison devint alors plus grande et fut percée d'un plus grand nombre d'ouvertures. Elle s'est lentement adaptée à son milieu caractérisé par un hiver rigoureux; contre-fenêtres et contre-portes apparaîtront alors.

Maison à comble brisé (mansarde, toit brisé), à deux versants, d'influence américaine.

Vers le milieu du XIX$^{e}$ siècle, l'habitant québécois possède enfin une maison confortable, bien chauffée grâce à des nouvelles innovations technologiques et faite à sa mesure.

La domination des Britanniques depuis la Conquête (1760), introduisit au Québec les maisons de style dit «monumental» dont la structure imposante se retrouve encore souvent le long du Richelieu.

Dès les années 1780, les loyalistes américains établis chez nous commencèrent à influencer notre architecture. Ils nous apportèrent principalement la maison à comble brisé (mansarde), très populaire dans la seconde moitié du siècle dernier. D'ailleurs, de nombreuses maisons à pignon furent transformées en mansardes à cette époque.

Maison en pièce sur pièce, assemblée à queue d'aronde, région de Saint-Charles. À noter l'asymétrie de la disposition des fenêtres, ainsi que la cheminée incorporée dans le carré de la maison.

Maison de style victorien à Saint-Denis: riche ornementation, tourelle.

Le XIX[e] siècle, marqué par le long règne de Victoria, nous amena une forte immigration britannique. Les maisons dites victoriennes, de style éclectique, aux volumes juxtaposés et à l'ornementation extravagante se répandirent alors dans le paysage québécois.

Le début du XX[e] siècle apporta des matériaux nouveaux qui modifièrent radicalement l'architecture des maisons. Nombreuses sont encore les maisons dites «boîtes carrées» de cette époque.

Plus près de nous, enfin, prolifèrent les «bungalows», les «split-levels» et les «cottages» importés des États-Unis. On les trouve en grand nombre sur des lotissements voisins des villages.

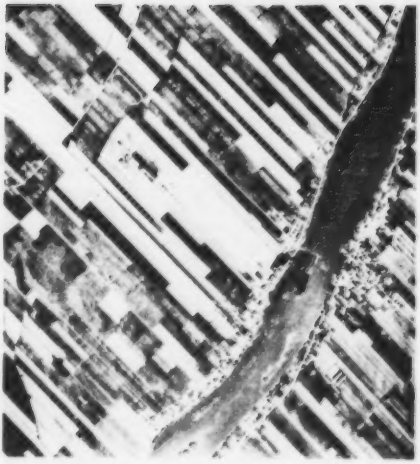
Mansarde à quatre eaux, d'influence américaine. Région de Saint-Charles.

Maison à pignon central, d'influence victorienne. Les cheminées sont typiques du Bas-Richelieu.

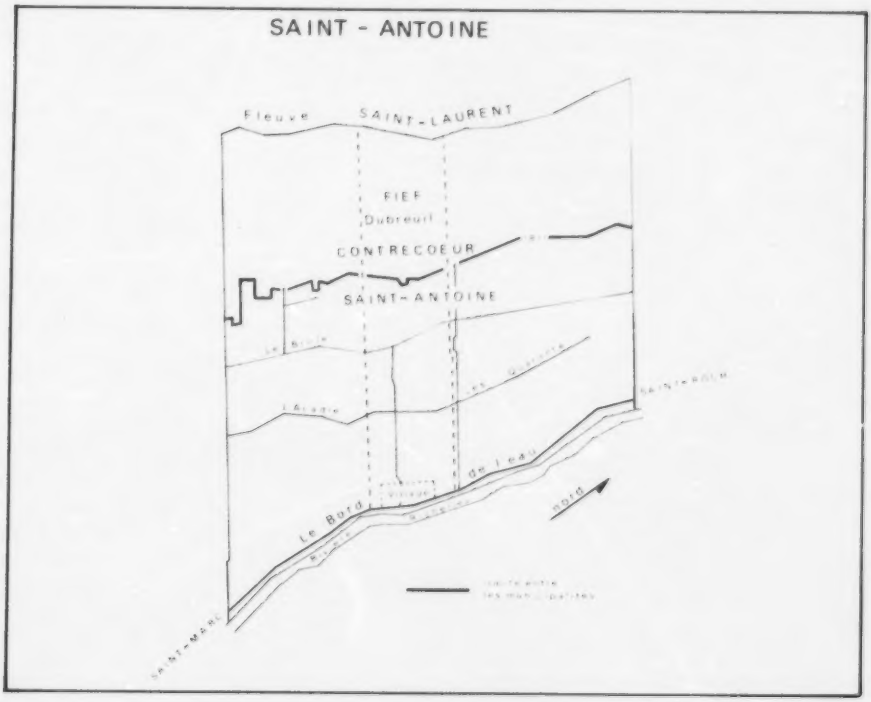
Coupe-feu de la maison Massé, à Saint-Denis. L'aspect général du bâtiment, de type urbain, en fait l'originalité en région rurale.

## SAINT-ANTOINE

La seigneurie de Saint-Antoine faisait partie autrefois de celle de Contrecoeur, concédée en 1672 au sieur Antoine Pécaudy et qui s'étendait du fleuve Saint-Laurent au Richelieu. La seigneurie de Saint-Antoine en fut détachée en 1811 (voir carte). François-Xavier de La Perrière devint seigneur de la partie sud, c'est-à-dire de Saint-Antoine, et Claude Boucher de Contrecoeur obtint, la partie nord de la seigneurie qui conserva son nom. Comme on le voit sur la carte de la seigneurie, le village de Saint-Antoine est situé sur l'ancien fief Dubreuil, concédé en 1695. Les colons s'établirent dans la partie sud de la seigneurie, en 1720, à peu près à la même époque que dans les seigneuries avoisinantes. Au fur et à mesure de l'occupation du sol, on ouvrit des rangs, trois en tout, parallèlement à la rivière. Le rang principal, en bordure de la rivière, qui s'appelle aujourd'hui la route 223, s'appelait alors tout simplement le «Bord de l'eau». Le deuxiè-



Vue aérienne de Saint-Antoine. Illustration du découpage des terres et de la diversité des cultures selon les plans de sol. (Ministère des Terres et Forêts).

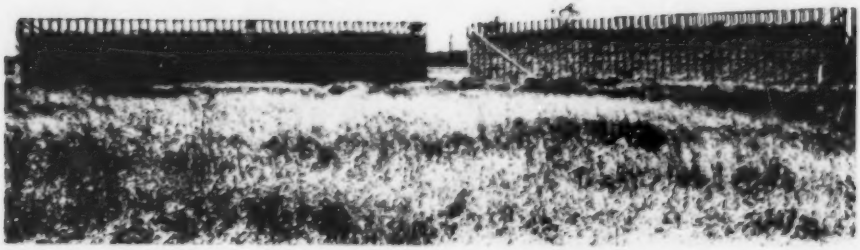


me rang s'appelait, à l'ouest du village, «L'Acadie» (ou le rang Saint-François) parce que des familles acadiennes étaient venues s'y établir après la déportation de 1755, et à l'est du village «Les Quarante», parce que les terres concédées y avaient quarante arpents de profondeur au lieu de vingt comme ailleurs. Le troisième rang était appelé «Le Brûlé» parce que le défrichement («faire de la terre») s'opérait souvent par brûlage des souches, ce qui était moins pénible que l'arrachage et en même temps améliorait le sol. À ce sujet, notons que l'on conservait des îlots de forêt, soit comme réserve de bois de chauffage, soit pour y exploiter l'érable à sucre, ce qui du même coup protégeait les campagnes contre l'érosion des sols.

**La traverse**

Très tôt, entre Saint-Antoine et Saint-Denis, les communications furent organisées. Dès 1832, un bac reliait les deux villages. Fait pour transporter deux voitures, il était mû par une roue à aubes qu'actionnait un cheval. Au moment de la bataille de Saint-Denis, en 1837, des patriotes de Verchères, de Saint-Marc et de Saint-Antoine passèrent le Richelieu en bac pour aller prêter main-forte aux insurgés. Au fil des années, on améliora l'appareil moteur du bac, mais l'embarcation resta longtemps du même type.

Devant l'église de Saint-Antoine, un monument rappelle que ce village fut la patrie de Georges-Étienne Cartier, qui devint premier ministre du Canada et fut l'un des pères de la Confédération. Sa résidence, que les gens appelaient «la maison aux sept cheminées», a malheureusement été détruite par un incendie. Une plaque en signale l'emplacement sur la route 223 en amont de Saint-Antoine.



Séchoirs à maïs en bois, d'un type courant dans la région de Montréal.

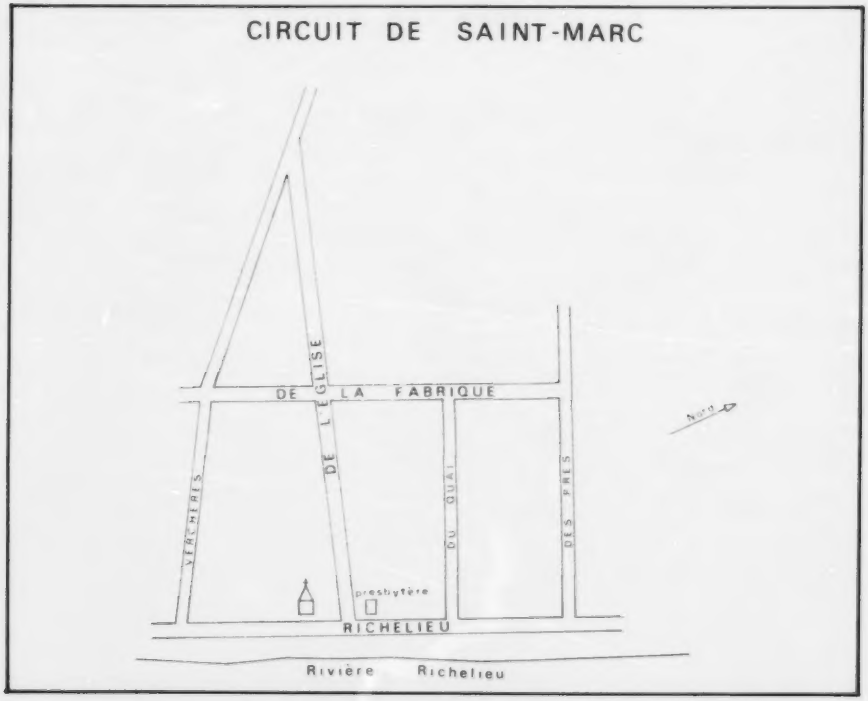
**SAINT-MARC**
Cette seigneurie fut concédée en 1695 à Hertel de Chomedey, Sieur de Cournoyer. Elle s'est développée ensuite d'une manière qui n'a pas été tout à fait celle des autres seigneuries du Richelieu. On ne voit pas, en effet, que cette seigneurie ait participé à l'activité commerciale de la vallée du Richelieu, au XIX[e] siècle. Elle semble être restée toujours essentiellement agricole.

**L'agriculture**
Les cultures occupent les deux-tiers d'un terrain peu accidenté au sol fertile. Dès 1830, seule une partie située au nord-ouest de la seigneurie était boisée. Cette dernière zone fait partie aujourd'hui de ce que l'on appelle la forêt de Verchères. On cultivait à Saint-Marc, le blé, l'avoine, le seigle, mais aussi et surtout la pomme de terre. Tout au long du XIX[e] siècle, on produisit assez de blé pour qu'il fût possible d'en vendre la moitié à l'extérieur. Cinq moulins à farine traitaient ce blé, qui était vendu en grains ou en farine.

On apprend avec étonnement que l'élevage principal, à cette époque, était celui du mouton. Là comme ailleurs, toutefois, la demande imposa peu à peu l'élevage laitier qui est devenu la principale activité agricole de la région aujourd'hui.

**Le village**
En raison du caractère du développement de Saint-Marc, le village que l'on voit de nos jours a grandi lentement. On sait qu'en 1830 il comprenait une église et son presbytère, une école de garçons et quelques autres bâtiments. La vocation essentiellement agricole du village caractérise donc son partimoine architectural. On remarquera les dimensions imposantes des bâtiments de fermes.

En aval du village, un bateau assure la liaison entre les deux rives du Richelieu.



**Les bâtiments de ferme**

L'économie du Richelieu a, depuis toujours, reposé sur l'exploitation agricole. Le travail de la terre et l'élevage nécessitent de nombreux bâtiments aux fonctions particulières. Ces dépendances, dispersées autour de la maison, construites en bois la plupart du temps, ont subi diverses influences culturelles.

La grange-étable est le bâtiment le plus important et le plus répandu dans la région. Granges à pignon ou à comble brisé s'étalent tout le long du Richelieu. Comme particularité régionale intéressante, on remarquera que certaines granges sont placées perpendiculairement l'une à l'autre. Quant aux clochetons de ventilation, ils sont situés au faîte du toit. Dans l'arrière-pays, on est frappé par le grand nombre de fermes très modernes, dominées par de hauts silos qui témoignent de la fertilité des terres.

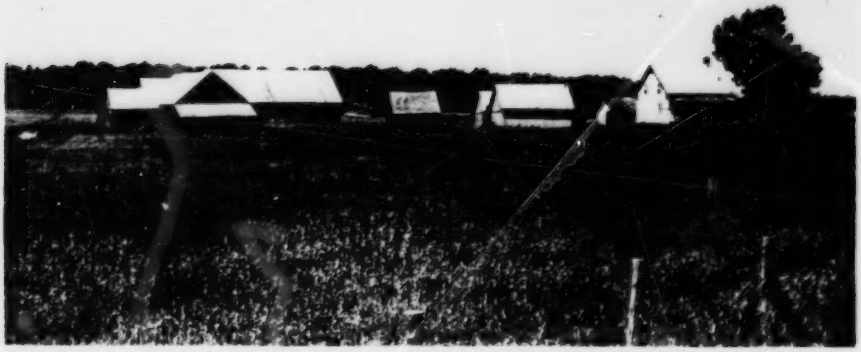
Les troupeaux de bêtes à cornes que l'on peut apercevoir au passage rappellent que cette région est vouée depuis un siècle à l'industrie laitière. On retrouve d'ordinaire, parmi les dépendances, la laiterie où sont conservés les produits laitiers.

Il n'y a guère d'autre élevage spécialisé dans la vallée du Richelieu. Seuls quelques poulaillers existent dans certains secteurs particuliers.

Nombreux, par contre, sont les remises et les hangars qui remplissent de multiples fonctions utiles à l'exploitation agricole: abri pour les animaux, pour les récoltes et pour les instruments aratoires, les ateliers, les garages...

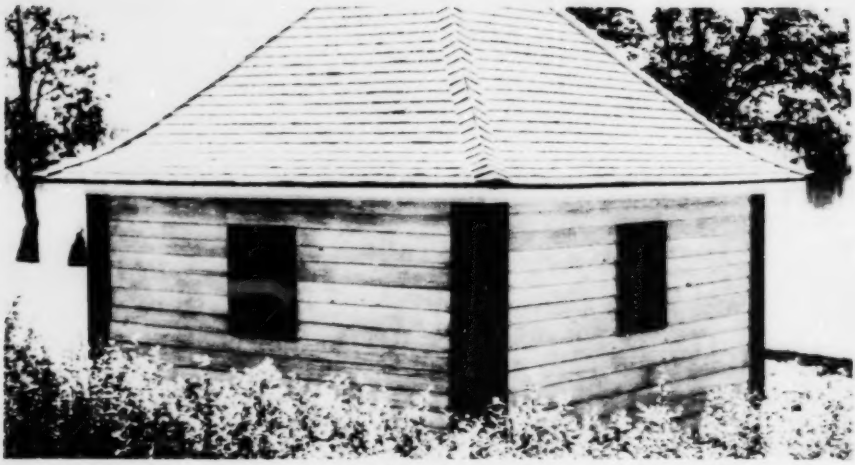
N'oublions pas les «cabanes à sucre», souvenir encore bien vivant d'un legs amérindien.

Maison de ferme et ses dépendances, dans les îles de Sorel en 1925. La maison richement décorée et le nombre de bâtiments témoignent de la prospérité de la ferme. (APC PA 19969).



**Habitat rural, région de Saint-Denis. À remarquer la disposition et l'architecture des nombreux bâtiments. Chacun joue un rôle bien déterminé dans le cycle agricole.**

**Alignement de fermes modernes et prospères au rang Amyot, entre Saint-Charles et Saint-Denis.**



Laiterie restaurée de la maison Sauvé, à Saint-Charles. On trouvera dans la région beaucoup de ces bâtiments dont l'aspect se rapproche de celui-ci.

Grange à comble brisé, avec appentis, dans la région de Saint-Charles.

**Remise de ferme, à pignon, Mont-Saint-Hilaire. Une fondation en pierre a permis d'allonger le bâtiment malgré la dénivellation du terrain.**

**Bâtiments de ferme perpendiculaires l'un à l'autre, dans la région de Saint-Charles. On trouve fréquemment, dans la vallée du Richelieu, des bâtiments de ce genre accolés en «T».**

**BELOEIL**

Situé en face de Saint-Hilaire, Beloeil connut un développement quelque peu différent. Le premier seigneur, Joseph Hertel, avait obtenu à titre de fief et seigneurie, en 1694, «deux lieues de terre de front sur une lieue et demie de profondeur, du côté du nord-ouest de la rivière Richelieu, attenant à la seigneurie de Chambly, en descendant la dite rivière vers les terres non concédées...».

De la famille Hertel, la seigneurie passa aux barons de Longueuil, puis à Charles William Grant, qui fut le septième seigneur de Beloeil (1841), à Élizabeth Grant de Montenach (1841-1870) et enfin à Charles-Théodore de Montenach (1870-1885).

Les concessions de terre les plus anciennes datent d'un peu avant 1720, et elles ne furent pas nombreuses. Peu à peu, un noyau d'habitants se forma et se développa. En 1790, la seigneurie comptait 1 702 habitants.

**La paroisse**

Dès 1768, on fit des démarches en vue de la construction d'une église. Les registres existent depuis 1772, année de l'arrivée de M. Mathieu Camin La Taille, premier prêtre desservant.

L'église actuelle, Saint-Mathieu-de-Beloeil, est la troisième. Les deux précédentes avaient brûlé, l'une en 1817 et l'autre en 1895. Elle a été construite en 1896, par l'entrepreneur J. Bourque et d'après les plans de l'architecte S.-Z. Gauthier, qui a aussi dessiné les plans des églises de Saint-Roch et de Saint-Ours.

Le Richelieu et le mont Saint-Hilaire, vus de Beloeil en 1926, à l'époque du dégel. (APC PA 87425)

**Développement**

L'excellente qualité des sols, à Beloeil, a permis que les cultures s'étendent aux trois quarts du territoire. Les terres comprises dans la paroisse occupaient, en 1818, une superficie de 24 712 arpents, répartis en 17 emplacements. En 1823, le recensement général des catholiques du district de Montréal releva à Beloeil une population de 1 486 habitants répartie en 218 familles. On signale l'exitence d'un petit moulin à farine et d'une scierie dans le nord-est de la seigneurie.

En raison de la situation géographique de Beloeil, le développement y fut plus commercial qu'à Saint-Hilaire. Beloeil était en effet plus près de Montréal et n'en était pas séparé par le Richelieu. Plusieurs routes le relièrent très tôt au fleuve et favorisèrent l'établissement de commerces et d'industries.

Cependant, le village ne fut pas constitué avant 1831. La population était à ce moment de 1 788 habitants et l'activité se diversifiait: on relève une brasserie, une tannerie et une douzaine d'artisans divers. Le moulin à vapeur situé au 911, rue Richelieu, demeure un témoin de plusieurs époques. Dès le XVIII[e] siècle, il servit d'entrepôt. Les bateaux du Richelieu y apportaient des céréales, du sucre et de la mélasse pour les marchés de la région.

Le village de Beloeil s'est transformé en ville principalement résidentielle, facile d'accès par le chemin de fer comme par la route. Beloeil a conservé sa vocation commerciale, contrairement à Saint-Hilaire; on y retrouve en effet, un centre commercial, des magasins et divers autres établissements.

Le moulin de Beloeil, rue Richelieu.

## MC MASTERVILLE

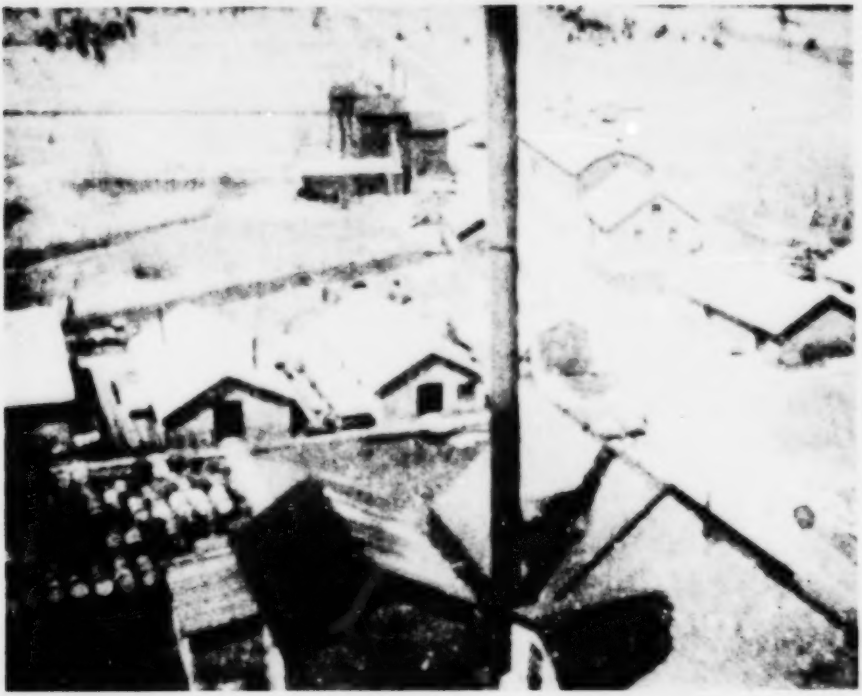
Mc Masterville a été constituée en municipalité en 1917. La ville tire son origine d'un fait unique dans l'histoire de la région.

Un peu avant 1878, un immense terrain avait été acheté à Beloeil, soi-disant pour l'établissement d'une briqueterie. On y construisit des bâtiments industriels à la place des fermes déjà établies. Mais la fabrication de la brique n'était qu'un prétexte pour ne pas effrayer la population. On ne voulait pas lui annoncer la véritable nature du produit fabriqué dans cette usine: les explosifs...

En 1878, Thomas Brainerd avait prévu que l'expansion du chemin de fer Canadien Pacifique, notamment dans les Laurentides, nécessiterait d'importants dynamitages. Il entreprit donc de se porter acquéreur du plus grand nombre possible de fabriques de poudre au Canada. Il acheta, entre autres, la Hamilton Powder Company à laquelle fut rattachée l'usine de Beloeil.

Dès 1879, on y fabriqua de la poudre noire, de la nitroglycérine et de la dynamite. La compagnie de chemin de fer Grand Tronc, qui desservait la région, refusa de transporter les chargements d'explosifs qu'elle jugeait trop dangereux. On résolut le problème en conduisant la marchandise sur des charriots ou des traîneaux jusqu'à L'Acadie où le Canadien Pacifique se chargeait des produits.

Les installations de Beloeil, hier. (Collection John Manders).



Pendant la première guerre mondiale (1914-1918), la paisible usine d'explosifs industriels se transforma en une importante fabrique de munitions. On y ajouta une usine de T.N.T. C'est à cette époque d'intense activité industrielle que Mc Masterville fut constituée en municipalité, qui prit le nom de William Mc Master, premier président de la compagnie Canadian Explosives Limited.

Après la guerre, l'entreprise souffrit de la diminution subite des commandes d'explosifs et de nombreux travailleurs furent mis à pied. Au cours des années 1920, la production reprit grâce au développement de l'activité minière, notamment en Abitibi.

La crise économique de 1929 ralentit encore une fois la production, mais la seconde guerre mondiale (1939-1945) lui donna une forte impulsion. De nouveaux produits furent mis sur le marché et l'établissement grandit encore.

Aujourd'hui, à l'usine déjà centenaire, s'est ajouté un laboratoire de recherche sur les produits chimiques industriels et agricoles. L'ensemble emploie de 600 à 700 personnes.

Les installations de Beloeil, aujourd'hui. (Collection John Manders)

## ÎLE SAINTE-THÉRÈSE

### Le fort Sainte-Thérèse

En 1665, le régiment de Carignan-Salières, arrivé depuis peu en Nouvelle-France, fut envoyé à la rivière des Iroquois (rivière Richelieu) pour y construire trois forts. Un premier fort fut construit à l'embouchure de la rivière (Sorel), un second aux pieds des rapides (Chambly) et un troisième à trois lieues au sud du fort Chambly, le fort Sainte-Thérèse. Celui-ci, double palissade de cinq mètres de hauteur, fut érigé entre le 2 et le 15 octobre 1665, sous les ordres de M. de Salières.

Au début de 1666, le fort Sainte-Thérèse servit de point d'appui et de base de ravitaillement pour l'expédition de M. de Courcelle contre les Agniers. Il joua le même rôle au cours de la campagne de M. de Tracy contre les Iroquois, en septembre de la même année.

Le fort Saint-Thérèse fut probablement abandonné peu de temps après. Ce n'est qu'à la fin du Régime français que son nom sera mentionné de nouveau. Parce qu'il était difficile d'accès, on décida en 1748 de construire un autre fort, plus important, à Saint-Jean.

Plan fait vers 1760, à la demande de James Murray. Il s'agit de l'une des seules représentations connues du fort Sainte-Thérèse. (APC, P/300- 1760-1-2)

En 1752, l'ingénieur Franquet parle des bâtiments qui subsistent encore à Sainte-Thérèse, les disant «en assez bon état». Le 15 juin 1760 Robert Rogers et ses soldats investissent par ruse le magasin fortifié de Sainte-Thérèse ainsi qu'une quinzaine d'habitations aux alentours. Tout est incendié. Par la suite, un second fort est érigé et sa durée est courte puisque, le 28 août de la même année, devant la victoire des troupes d'Haviland, les Français y mettent le feu. C'est d'ailleurs autour des ruines de ce fort que les troupes d'Haviland s'installent temporairement et dressent d'importants retranchements.

On ne peut pas encore préciser aujourd'hui l'emplacement du fort Sainte-Thérèse qui est situé sur le territoire de la municipalité de Carignan dans les environs de l'île Fryer.

Cimetière privé de Bunker Hill, à Carignan, près de l'île Sainte-Thérèse.

## SAINT-JEAN

### La seigneurie

Saint-Jean, autrefois nommé Dorchester, faisait partie de la baronnie de Longueuil accordée le 8 juillet 1710 au baron de Longueuil. Déjà, en 1815, l'arpenteur Joseph Bouchette décrit le territoire comme «une étendue de terre très-unie et extrêmement fertile, bien habitée et bien cultivée...». Nous allons tenter de préciser le caractère particulier de cette seigneurie, la seule qui fut constituée en baronnie au Québec.

### Les forts

Grâce à sa situation géographique intéressante, en amont des rapides de Chambly, Saint-Jean vit se dresser sur son territoire un premier ouvrage fortifié, en bois, vers 1666. Ce fortin faisait partie de la chaîne des forts que les Français établirent sur le Richelieu à l'époque des guerres franco-iroquoises. Déserté quelques années plus tard, il faudra attendre que Chaussegros de Léry dessine les plans d'une nouvelle fortification, qui sera construite en 1748.

Ce nouveau fort de bois était un carré d'environ 65 mètres de côté, flanqué d'un bastion à chaque coin. À cause du coût exhorbitant de la construction et de l'entretien des fortifications, les autorités coloniales exhortèrent de Léry à l'économie; le nouveau fort en déçut plusieurs, car de nombreux travaux furent à reprendre. Situé dans une région marécageuse et boisée, le fort sera surnommé par le naturaliste suédois Pehr Kalm, le «fort aux marangouins».

Durant la guerre de Sept Ans, une activité fébrile régna au fort Saint-Jean. On le répara afin de le rendre capable de soutenir un siège. Il avait un rôle important car il devait servir de relais entre Montréal, Laprairie et les forts du Haut-Richelieu et du lac Champlain. Entre les années 1756 et 1759, époque où la

Plan du fort Saint-Jean en 1809. Ce document témoigne de l'existence d'un blockhaus à Iberville à la même époque. (APC, VI/340)

navigation était particulièrement active sur le Richelieu, on construisit quelques bateaux à Saint-Jean. En août 1760, la garnison du fort Saint-Jean apprit avec stupeur la prise du fort de l'île aux Noix. Le 30, on abandonna le fort Saint-Jean après l'avoir incendié. Neuf jours plus tard, Montréal capitula. Le Traité de Paris, qui mit officiellement fin à la guerre, ne fut signé qu'en 1763.

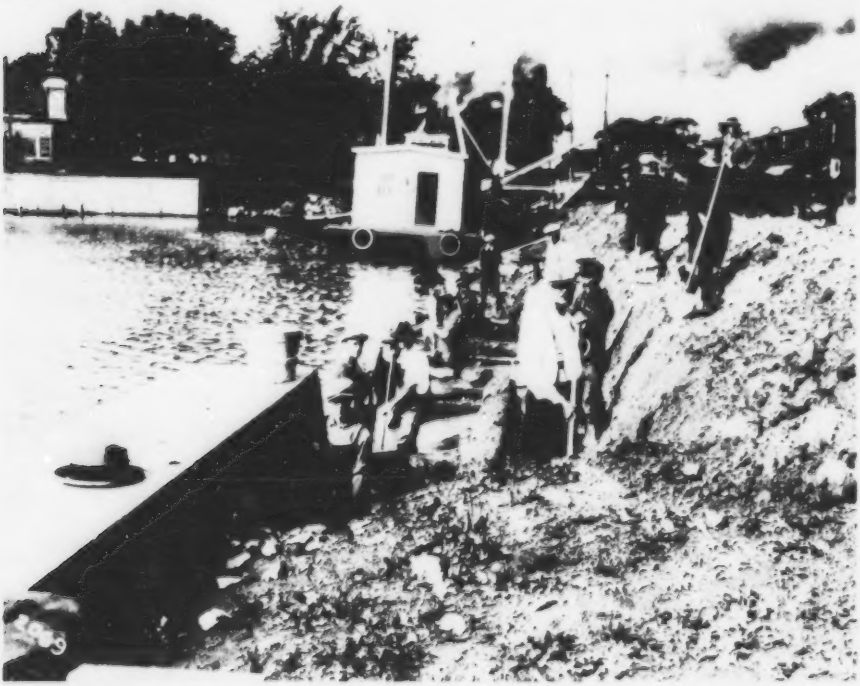
Ce n'est qu'en 1779, à l'époque de la Révolution américaine, que Saint-Jean fut de nouveau appelé à jouer un rôle d'importance. Les insurgés américains décidèrent d'attaquer la «Province of Quebec», colonie anglaise favorisée, selon eux, par la métropole. Le 18 mai 1775, l'Américain Arnold, à la tête d'une cinquantaine d'hommes, attaqua Saint-Jean et fit prisonniers les douze hommes qu'il y trouva. En s'en retournant aux États-Unis, il rencontra, près de la rivière Lacolle, Ethan Allen, parti du Connecticut avec une petite troupe, pour attaquer Saint-Jean. Allen décida quand même de se rendre à destination. Averti de l'approche de troupes britanniques venant de Montréal, il se retira le lendemain matin sans avoir engagé le combat.

Après cette alerte, le major britannique Preston reçut l'ordre de construire à Saint-Jean deux redoutes reliées par une tranchée, afin de pouvoir mieux soutenir un siège. Il construisit aussi une goélette de 12 canons qu'il fit naviguer sur le Richelieu.

Au milieu de septembre 1775, un millier d'Américains débarquèrent à environ 2 kilomètres en amont de Saint-Jean. Ils comptaient sur une victoire facile, mais ils durent faire un long siège de 45 jours avant que la petite garnison du fort Saint-Jean, réduite à la dernière extrémité, acceptât de se rendre, avec les honneurs de la guerre.

Après avoir échoué devant Québec, les Américains quittèrent le pays.

Travaux sur le canal Chambly, près du pont de chemin de fer, à Saint-Jean, en septembre 1891. (APC, PA 85845).



Ils laissèrent le fort Saint-Jean dans un état déplorable. Le gouverneur Haldimand le fit reconstruire, de 1776 à 1783. À partir de 1776, on mit sur pied un important chantier naval. Au cours de la guerre de 1812, le fort Saint-Jean joua un rôle de premier ordre en servant d'appui au fort de l'île aux Noix. Durant toute la durée des hostilités, de nombreuses troupes y furent affectées.

Au XIX[e] siècle, le fort connut des hauts et des bas. Son rôle militaire fut beaucoup moins important. En 1883, on commença à y former des soldats et des officiers. De nombreux régiments y cantonnèrent plus tard, surtout pendant les deux guerres mondiales.

Le Collège militaire de Saint-Jean a été créé en 1952. On y forme des officiers pour l'armée canadienne.

**Point de transit**

Sous le Régime anglais, grâce à sa bonne localisation, au-dessus des rapides de Chambly, Saint-Jean devint un important point de transit pour le commerce fluvial et ferroviaire entre le Bas-Canada (le Québec) et les États-Unis.

Dès 1787, le commerce du bois avec le Vermont permit l'établissement d'un poste de douane à Saint-Jean, qui prit, en 1792, le nom de Dorchester. À cause de son commerce actif, le port de Saint-Jean fut considéré comme le quatrième en importance au Canada.

À la veille de l'insurrection de 1837-1838, Saint-Jean comptait 1 000 habitants et 150 maisons. C'est en 1836 que fut inauguré le premier chemin de fer du Canada, entre Laprairie et Saint-Jean. La compagnie Champlain and St-Lawrence Railroad avait été créée en 1832. La première locomotive, nommée Dorchester et construite en Angleterre, arriva à Saint-Jean sur une barge. Elle se révéla si peu puissante qu'elle ne pouvait tirer que deux wagons et, à la moindre montée, il

Saint-Jean: la rue Richelieu aux alentours de 1930. En 1876, une partie de cette rue avait été détruite par un incendie. (APC, PA-44322)

fallait faire appel aux chevaux. Quoi qu'il en fût de ces problèmes techniques, l'arrivée d'un moyen de transport «rapide» améliorait nettement les communications.

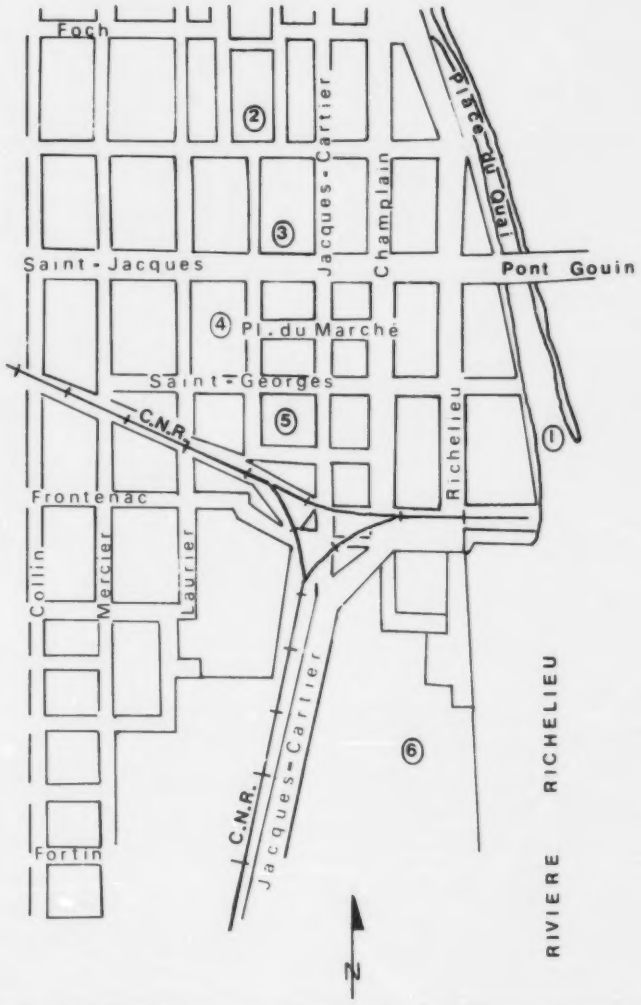
Le commerce se développa, à partir de 1843, grâce à l'ouverture du canal reliant Saint-Jean à Chambly. On transportait par le canal toutes sortes de denrées, le plus souvent exportées vers les États-Unis. En 1853, Montréal se trouva relié directement aux États-Unis par la voie ferrée. L'arrêt à Saint-Jean n'étant plus obligatoire, la vocation de cette ville se modifia. L'activité se diversifia et l'on vit s'établir des tanneurs, des modistes, des tailleurs, des brasseurs.

Deux incendies vinrent assombrir cette prospérité. Le 30 octobre 1867, cinq maisons, trois hangars, cinq remises et trois écuries de la rue Richelieu brûlèrent. Moins de dix ans plus tard, le 18 juin 1876, toute la rue Richelieu et le côté est de la rue Champlain furent réduits en cendres. D'après une version qui fut donnée de l'origine de cet incendie, des étincelles échappées de la cheminée d'un remorqueur ou de celle d'une locomotive auraient mis le feu à du bois empilé près d'un moulin, d'où le feu se serait propagé aux bâtiments. On crut que la ville ne s'en relèverait jamais. Après l'incendie, le Conseil de ville organisa le «département de feu» et une compagnie de pompiers.

Malgré tout, la ville continua à se développer et des industries continuèrent à s'y installer. Dès 1882, une deuxième compagnie ferroviaire, le Canadien Pacifique vint desservir la ville. Dès le début du XX$^{e}$ siècle, on vit la compagnie Singer s'établir à Saint-Jean suivie, en 1905, par la Canadian Trenton et, en 1920, par la Canadian Potteries. Ces deux dernières industries donnèrent naissance à la compagnie Crane Canada Ltd.

Cette maison du rang Grand-Bernier, derrière Saint-Jean, n'est qu'un des nombreux bâtiments intéressants qui jalonnent cette route.

## CIRCUIT DE SAINT-JEAN




1. L'entrée du canal de Chambly, écluse numéro 9.
2. Le Palais de Justice, construit en 1859.
3. La cathédrale Saint-Jean-l'Évangéliste, inaugurée en 1866, d'après des plans de Victor Bourgeau.
4. La place du Marché. Au nord de la rue Jacques-Cartier, on ne manquera pas de visiter le Musée d'histoire régionale du Haut-Richelieu.
5. L'église anglicane Saint James, ouverte au culte en 1817.
6. Le Collège militaire royal est construit sur l'emplacement de l'ancien fort Saint-Jean.

**La poterie à Saint-Jean et à Iberville**
Favorisée par la canal et par le chemin de fer, la région de Saint-Jean et d'Iberville devint durant la seconde moitié du XIX[e] siècle un centre de fabrication de vaisselle, de théières, de cruches, de crachoirs et d'autres articles en céramique blanche.

**Les Farrar**
En 1840, Moses Farrar installa à Saint-Jean une fabrique d'articles en grès. Par la suite, d'autres Farrar vinrent et Saint-Jean fut la première ville au Canada à industrialiser la poterie. Les Farrar apprirent les techniques du métier chez les potiers du Vermont, après quoi ils profitèrent de leur accès facile aux moyens de transport pour se procurer la matière première et expédier leurs produits finis vers un large marché où ils faisaient concurrence aux grès importés. Peu après l'incendie qui ravagea le quartier commercial de Saint-Jean, l'usine Farrar brûla, en 1876. La fabrique se transporta de l'autre côté du Richelieu, à Iberville, profitant ainsi des avantages fiscaux que la ville y offrait.

**La St-Johns Stone Chinaware Company**
Un des Farrar s'attaqua en 1866 à un nouveau marché, celui de la grosse vaisselle d'hôtel et de restaurant en granit blanc (faïence). Il s'associa à E.C. Macdonald, important commerçant et banquier de Saint-Jean. Avec d'autres souscripteurs, ils créèrent, en 1873, la St-Johns Stone Chinaware Company. Après la faillite de l'entreprise, en 1878, Macdonald racheta l'affaire et profita des nouveaux tarifs douaniers protectionnistes qui favorisaient les produits nationaux contre les importations américaines. En 1881, Macdonald employait 250 personnes. Sept ans plus tard, 400 employés travaillaient à ses usines. Le 4 mars 1896, le plus gros incendie à Saint-Jean depuis celui de 1876 ravagea les quatre bâtiments de la principale fabrique de la compagnie: 225 employés se retrouvèrent en chômage. Les dommages furent évalués à 100 000 $ et seulement la moitié de cette somme était assurée. Malgré le dur coup, Macdonald ne pouvant cesser la production, mit sur pied la Macdonald's Small Pottery et s'associa à un groupe français. Ainsi naquit en 1897 la Canada Stone Chinaware Company. Moins de deux ans plus tard, la nouvelle compagnie faisait faillite.

L'usine E.L. et G.W. Farrar de Saint-Jean, vers le milieu du XX[e] siècle. Cette photographie est tiré du **Canada Directory for 1857-58**, publié à Montréal par John Lovell (APC, C-3054).

HE WILL KEEP ON HAND

Saint-Jean: Crane Canada, le dernier survivant de la poterie industrielle qui marqua le développement de la localité au siècle dernier.

Au XIX[e] siècle, on retrouva jusqu'à dix usines de poterie à Saint-Jean et trois à Iberville. Au XX[e] siècle, pour survivre l'industrie de la céramique de la région dut se concentrer sur les articles les plus pratiques: tuyaux de drainage et poterie sanitaire. Crane Canada est le seul survivant des potiers de cette époque. Nous conseillons aux visiteurs un arrêt au Musée d'hitoire du Haut-Richelieu, aménagé à l'édifice du marché de Saint-Jean. En plus d'y voir une collection de poteries de la région, il est possible de se familiariser avec divers aspects de l'histoire locale.

## SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX

Le village de Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix est surtout connu par le parc historique national du fort Lennox, situé dans l'île aux Noix. Cet ancien fort britannique, qui appartient aujourd'hui à Parcs Canada, attire beaucoup de visiteurs.

L'île aux Noix, située dans la rivière Richelieu tout près de la frontière américaine actuelle, a joué, à des titres divers, un rôle important dans l'histoire militaire du Canada, particulièrement aux XVIII[e] et XIX[e] siècles.

### La seigneurie de Noyan

L'île aux Noix fut concédée en 1733 par le gouverneur de la Nouvelle-France, le Marquis de Beauharnois, et par l'intendant Hocquart, au sieur Chavoy de Noyan. Celui-ci, capitaine dans les troupes de la Marine, commanda le fort Saint-Frédéric de 1733 à 1735. Cette seigneurie lui fut accordée en récompense de ses brillants états de service. Le premier occupant de l'île fut Pierre Jourdenet, soldat de M. de Lorimier. La rente seigneuriale consistait en une poche de noix cueillies dans l'île. Après la capitulation de Montréal, le sieur de Noyan quitta le Canada. Catherine d'Ailleboust de Manthet, son épouse, s'occupa dès lors des affaires de la seigneurie. Celle-ci fut vendue à Gabriel Christie, lieutenant-colonel du 60[e] Régiment de Sa Majesté, qui en mourant, en 1799, légua sa propriété à son fils Napier Christie. Une clause du testament stipulait que l'héritage devait demeurer à jamais entre les mains des fils de la famille. Cette clause eut son importance, car, par deux fois, la succession de la seigneurie dût être réglée devant les tribunaux, des testaments ayant donné la seigneurie à des parents éloignés. En 1875, la seigneurie de Noyan fut vendue à Robert Bright de Henryville, pour la somme de 30 375 $.

À la fin du XIX[e] siècle, le territoire de la seigneurie comptait environ 600 habitants qui se répartissaient sur quatre «rangs». L'année 1898 marque l'érection paroissiale de Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix.

### La paroisse

Le 14 février 1810, messire C. Berthelot, curé de Saint-Luc, venu visiter les habitants de la région de Lacolle, créa la «mission de Saint-Valentin sur la rivière à la Colle», lieu nommé aujourd'hui Saint-Paul-de l'Île-aux-Noix.

«Croix de chemin» datée de 1946, à Saint-Paul-de-l'île-aux-Noix. Noter les nombreux détails qui composent cet élément de notre patrimoine.

En 1822, Napier Christie Burton donna un terrain pour la construction d'une chapelle. L'année suivante, une chapelle en pierre y fut construite. Trente ans plus tard, Victor Bourgeau dessina les plans d'une église pour la paroisse de Saint-Valentin. L'église ne sera construite que quatre ou cinq ans après.

Le 14 mars 1898, elle fut incendiée par la foudre. Certains paroissiens demandèrent qu'elle soit reconstruite près du chemin de fer à Stottsville (aujourd'hui Saint-Valentin). C'est ce qui fut décidé, après un conflit épique. Dans l'été de 1898, l'archevêque de Montréal, M[gr] Bruchési créa à cet endroit la paroisse de Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix. L'église actuelle a été construite au début du siècle.

**Les fortifications françaises**

Au cours de la guerre de Sept Ans (1756-1763), l'île aux Noix acquit une grande importance stratégique et les Français entreprirent de la fortifier pour contenir les troupes britanniques venant par le Lac Champlain. Les ouvrages devaient recevoir une garnison de 500 hommes ainsi que trois batteries de canons. Malheureusement, faute de temps, de main-d'oeuvre et de matériaux convenables, on ne put mener les travaux à terme.

On installa surtout des palissades, des fossés et un chemin de ronde. Des redoutes complétaient le fort, et le passage était interdit de part et d'autre de l'île par des «cages» de bois. Une poudrière, une cuisine, une boulangerie et une caserne s'ajoutaient au fort. En 1759, les forts français du lac Champlain ayant été abandonnés, l'île aux Noix devint alors le premier bastion avant Montréal. Le siège du fort de l'île aux Noix débuta le 16 août 1760 et le 25, les

Anglais s'emparèrent de la flotte française. Les 1 400 Français, commandés par Bougainville, mal armés et manquant de provisions firent face aux 3 400 hommes de Haviland. Ceux-ci purent s'emparer de la flotille française, isolant ainsi le fort. Le 27 août, Bougainville évacua l'île, laissant le commandant à M. le Bargne, qui capitulera le 28. En octobre, après une visite du général Amherst, on détruisit les fortifications françaises ainsi que les batteries construites par les Anglais pendant le siège.

**La présence américaine**

L'île fut occupée plus tard par les Américains, lors de la Révolution américaine (1775-1776). Les envahisseurs, qui se proposaient de prendre Montréal et Québec, établirent leur base d'opérations dans l'île aux Noix. Poursuivis par les Britanniques après leur échec devant Québec, ils firent de l'île leur point de ralliement durant la retraite.

Après le départ des Américains, les autorités britanniques fortifièrent ce point stratégique, qui devint leur poste le plus avancé sur le Richelieu.

**La présence britannique**

Les plans des premiers ouvrages britanniques de l'île aux Noix furent confiés à l'ingénieur Twiss. On acheta en 1782 trois redoutes de pierre et le tracé de deux autres. Durant ce temps, quelques familles de loyalistes s'installèrent dans l'île.

L'île aux Noix redevint un point stratégique lors de la guerre de 1812-1814. Celle-ci, qui se déroula surtout dans la région des Grands-Lacs, remit cependant au premier plan le couloir Hudson-lac Champlain-Richelieu. À cause de sa situation privilégiée, on établit un chantier de construction et une base navale à l'île. On commença la construction de navires dans le but de constituer une flotte pouvant s'opposer à celle de plus en plus importante des Américains sur le lac Champlain.

Durant l'été de 1813, les Anglais détruisirent les établissements américains de Plattsburg. En 1814, le chantier naval de l'île aux Noix fut agrandi et l'on y construisit des bateaux de plus fort tonnage. À l'automne de 1814, eut lieu l'affrontement décisif entre les Britanniques et les Américains. Ces derniers remportèrent la victoire, dans la baie de Plattsburg, grâce à la supériorité de leur flotte.

Le chantier naval de l'île aux Noix poursuivit ses activités pendant quelque temps mais, vers 1820, il ne restait presque plus rien des troupes de la marine. En 1834, le chantier fut fermé.

**La deuxième fortification britannique**

Voyant les Américains construire le fort Montgomery (Blunder), à Rouses Point, les Britanniques décidèrent de construire une plus grande fortification à l'île aux Noix et ils érigèrent le fort actuel, de 1819 à 1829, selon les plans de l'ingénieur Gother Mann. Le fort consiste en une enceinte rectangulaire en terre, avec bastions aux angles, fossé, redan et ravelin, et il comprend une poudrière, deux entrepôts, le corps de garde, le logis des officiers, des casernes et 19 casemates.

On lui donna le nom de Lennox, en mémoire de Charles Lennox, duc de Richmond, qui mourut en 1819 alors qu'il était gouverneur général.

Lorsqu'il fut achevé, cependant, le fort n'était plus nécessaire et il fut abandonné peu à peu. En 1837-1838, lors de l'insurrection des patriotes,

Vue aérienne du fort Lennox, à l'île aux Noix. À remarquer le fossé rempli d'eau qui rend encore plus difficile l'accès au fort. (Photo Parcs Canada).

Le quartier des officiers et le corps de garde vus de la place d'armes du fort Lennox, à la fin du XIX$^{e}$ siècle. (APC, C-45030)

l'île connut un regain d'activités. Quelques insurgés y furent emprisonnés. En 1858, on établit dans l'île aux Noix un centre de réhabilitation pour adolescents. En 1870, les forces britanniques quittèrent l'île qui fut louée à des cultivateurs et servit dès lors au pâturage des animaux.

L'île aux Noix devint un lieu de villégiature, en 1899, lorsqu'un nommé Naylor loua le fort pour y exploiter un commerce. En 1921, le ministère de la Milice et de la Défense remit l'île au ministère de l'Intérieur qui la déclara lieu historique. Pendant la seconde guerre mondiale, le gouvernement canadien utilisa le fort Lennox comme camp d'internement. Une fois la guerre terminée, l'île devint une colonie de vacances pour adolescents.

Camping à l'île aux Noix à la fin du siècle dernier. (APC, C-24814)

## LACOLLE

### La seigneurie

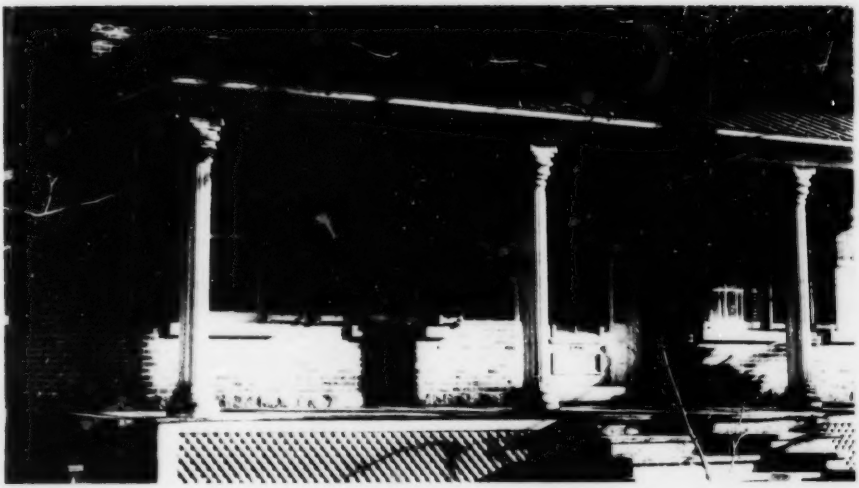
La seigneurie de Lacolle, ou de Beaujeu, fut concédée une première fois, en 1733, à Louis-Denys de La Ronde. Elle lui fut retirée en 1741 parce qu'il ne l'avait pas mise en valeur. C'est Daniel-Hyacinthe Liénard de Beaujeu qui en obtint la concession en 1743. En 1752, sa concession fut agrandie de celle de son père, adjacente, pour former la seigneurie de Beaujeu, d'une étendue de 4 lieues de front sur 3 de profondeur.

### La paroisse

La paroisse de Saint-Bernard-de-Lacolle fut érigée en 1842. Son territoire englobait les municipalités actuelles de Saint-Bernard-de-Lacolle, Notre-Dame-du-Mont-Carmel et Lacolle. Elle avait une population d'environ 800 âmes, principalement répartie dans le rang Saint-André (actuelle route 217) et dans le village de Lacolle. Les habitants du rang Saint-André demandèrent que l'église soit construite près de chez eux parce qu'ils étaient au centre de la seigneurie et que le village de Lacolle comptait très peu de catholiques. Charles Larocque, curé de l'Acadie, délégué par M^gr^ Ignace Bourget pour étudier la question, fixa l'emplacement de la future chapelle près du village. Ce n'est qu'en 1861 que l'on dressa l'église Saint-Bernard pour les résidants du rang Saint-André.

Le manoir Hoyle, à Saint-Bernard-de-Lacolle, appartenait à Henry Hoyle, seigneur de Lacolle avec William Plenderleath. (APC, C-29198)

Après 1770, des réfugiés des «Dutches Counties» de l'État de New York vinrent peupler la seigneurie. C'est ce qui explique le grand nombre de maisons de pierre et de brique de style hollandais, style unique au Québec, que l'on y trouve. La seigneurie fut achetée par un officier de l'armée anglaise, Gabriel Christie, qui la transmit à Napier Christie, son fils, puis William Plenderleath, son fils naturel. En 1849, la famille Tunstall, de Montréal, en devint propriétaire. Elle la revendit en 1902 au Crédit Foncier.



Maison d'influence hollandaise, région de Lacolle. Cette maison en brique est caractérisée par l'angle de son toit à 45 degrés. Elle présente une cheminée étroite à chaque pignon. Des fenêtres à petits carreaux entourent la porte d'entrée.

Desserte de Saint-Bernard-de-Lacolle au XIX[e] siècle, Notre-Dame-du-Mont-Carmel ne fut érigée en paroisse qu'en 1908. La population se rassemblait auparavant dans une chapelle qui avait déjà servi de fromagerie. Cette année-là, on acheta un autre terrain sur lequel on bâtit un presbytère. En 1909, on y transporta la chapelle sur une distance de deux cents mètres. L'architecte G. Monette eut la tâche de faire de cette chapelle une église. Il s'y prit en faisant scier la chapelle en deux, à l'égoïne, dans le sens de la longueur. On posa ensuite chaque moitié sur des fondations plus larges que la chapelle et on construisit sur l'élargissement une voûte en plein centre et un toit. Lorsque le tout fut achevé, on s'aperçut que le clocher était trop court. Après bien des efforts, on put l'élever de près de trois mètres et on construisit un cabanon au-dessous. En 1928, cette église fut détruite par le feu pendant qu'on la déplaçait pour en construire une autre au même endroit.

L'église actuelle fut inaugurée en 1928. Le village de Lacolle avait été érigé en municipalité en 1925.

Travaux d'agrandissement de l'église Notre-Dame-du-Mont-Carmel. (Collection Jules Romme).

Le blockhaus de Lacolle est fait de billes de bois équarries. À noter la forme pyramidale du toit et l'étage un peu en saillie.

**Le blockhaus**

Après l'invasion américaine de 1775-1776, les Britanniques décidèrent d'améliorer le système défensif du Richelieu. L'effort principal porta sur le Haut-Richelieu: les «blockhaus» constituèrent un élément important du nouveau réseau défensif. Dès 1778, une «maison fortifiée» était construite sur la rivière Lacolle. Un poste servait de relais pour la transmission des signaux lumineux entre le fort de l'île aux Noix et le poste avancé de la pointe au Fer sur le lac Champlain. De larges «avenues» percées dans la forêt facilitaient ces échanges.

On ne connaît pas la date exacte de la construction du blockhaus de Lacolle. Déjà en place au début de la guerre anglo-américaine de 1812, le Blockhaus (terme d'origine allemande signifie «maison qui bloque le passage») fortifiait la rivière Lacolle, première véritable frontière naturelle entre le Bas-Canada et les États-Unis dans le Haut-Richelieu. Le blockhaus était en bois et il était à deux niveaux. L'étage, un peu en saillie, était percé de meurtrières pour le tir des fusils et des canons. Pendant la guerre de 1812, il fut renforcé par des retranchements que l'on nomma la «redoute Sydney».

L'établissement de colons loyalistes dans le Haut-Richelieu à la fin du XVIII[e] siècle donna lieu à la création d'un important réseau routier dans la région montréalaise. Ces nouvelles voies de communication, en s'étendant jusqu'à la frontière américaine, facilitaient une éventuelle invasion. Il convenait donc de les protéger militairement. C'est pourquoi une série de blockhaus furent construits dans la région frontalière du Haut-Richelieu.

En 1812, les Américains organisèrent une attaque contre Montréal. Le général Dearborn rassembla près de 6 000 hommes dans l'État de New York et, le 20 septembre, une partie de ses troupes traversa la frontière à Odelltown. Averti de la manoeuvre, Charles-Michel de Salaberry, commandant du régiment des Voltigeurs canadiens, ordonna de bloquer au moyen d'abattis la route d'Odelltown à Laprairie afin de ralentir la marche de l'ennemi. Il semble qu'il y eut de la confusion durant la nuit et que les soldats américains se tirèrent les uns sur les autres. Toujours est-il qu'ils s'enfuirent en désordre.

En 1813, les Américains préparèrent une attaque convergente contre Montréal. Une armée commandée par Wilkinson devait partir de Kingston et descendre le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Une autre, sous les ordres de Hampton, devait partir de Chazy et de Champlain, dans l'État de New York. Ayant eu connaissance de ces préparatifs, les Britanniques redoublèrent leurs efforts défensifs. Ils obstruèrent toutes les routes de la région d'Odelltown et détruisirent le pont de la rivière Lacolle.

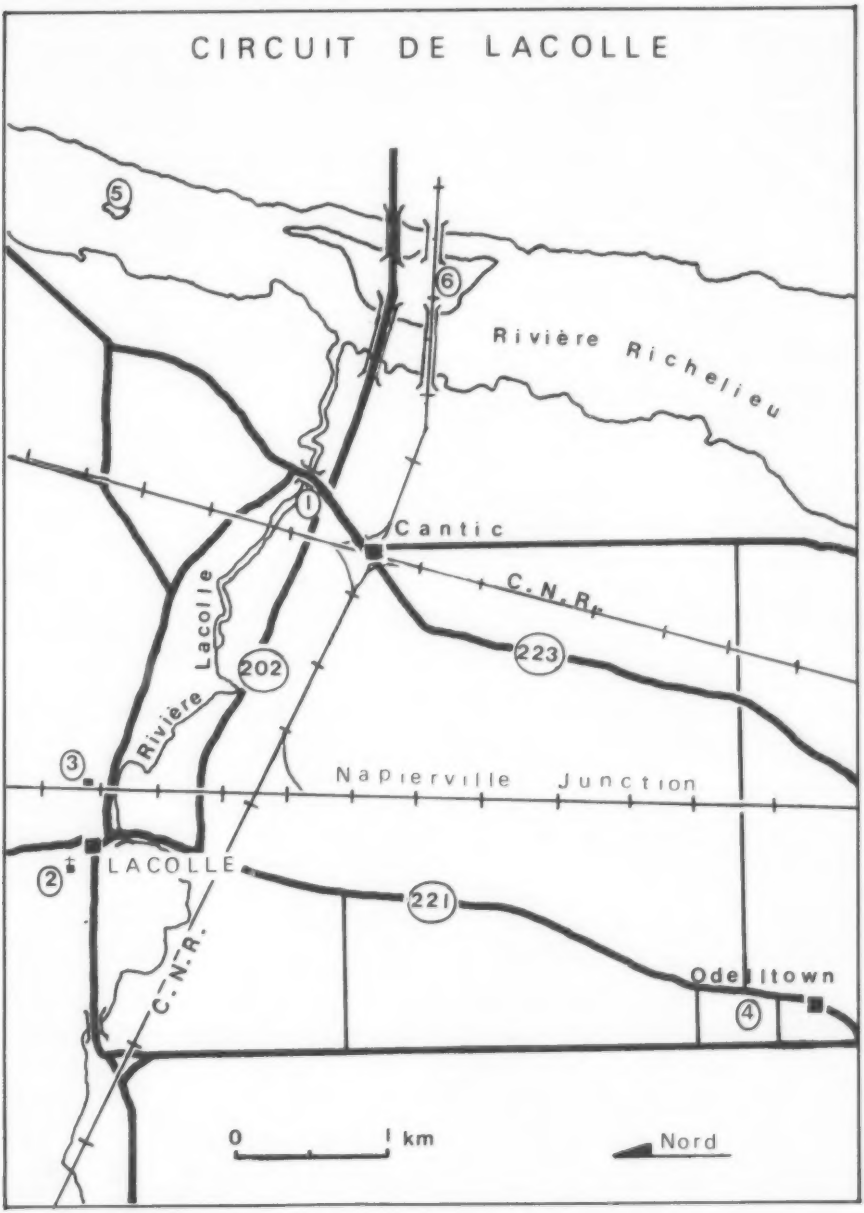
Le 20 septembre, les troupes de Hampton traversèrent la frontière et firent quelques prisonniers à Odelltown. Ils demeurèrent à cet endroit jusqu'au lendemain, constamment harcelés par des détachements britanniques. Les Américains se rendirent compte qu'il leur serait difficile d'atteindre Montréal par cette route et ils décidèrent de longer plutôt la rivière Châteauguay où ils furent arrêtés par Salaberry, le 26 octobre 1813.

À la fin de l'hiver 1814, le général américain Wilkinson rassembla 4 000 hommes à Burlington et à Plattsburg et marcha sur Lacolle. Le 30 mars, il arrivait en vue du moulin de Lacolle, situé du côté sud de la rivière. Le major britannique Handcock l'y attendait avec 180 hommes. Le moulin, en pierre, avait été soigneusement fortifié. Les Américains mirent trois canons en batterie et ouvrirent le feu. Leurs boulets n'eurent que peu d'effet sur les solides murs de pierre. Des renforts britanniques arrivèrent du fort Lennox, tant par la rivière que par la terre ferme. Désespérant de prendre le moulin et le blockhaus, Wilkinson se retira, non sans avoir subi de lourdes pertes. La bataille du moulin de Lacolle fut la dernière opération militaire dans laquelle le blockhaus joua un rôle.

Par la suite, après la guerre, le blockhaus servit de logement à des familles de meuniers et d'ouvriers agricoles. Quand ses derniers occupants le quittèrent, en 1935, il était dans un état lamentable. Un particulier, Richard Patterson, entreprit de le restaurer, avec les moyens matériels et financiers qu'il put trouver. Il rassembla un certain nombre d'objets évoquant la vie militaire et il ouvrit un musée de fortune au rez-de-chaussée du blockhaus.

En 1947, le gouvernement du Québec se porta acquéreur du bâtiment. Huit ans plus tard, celui-ci fut déclaré monument historique et une nouvelle restauration en fut entreprise. En 1975, de nouveaux travaux de restauration y furent effectués.

Depuis 1979, le blockhaus est ouvert aux visiteurs durant l'été et une petite exposition y est aménagée.



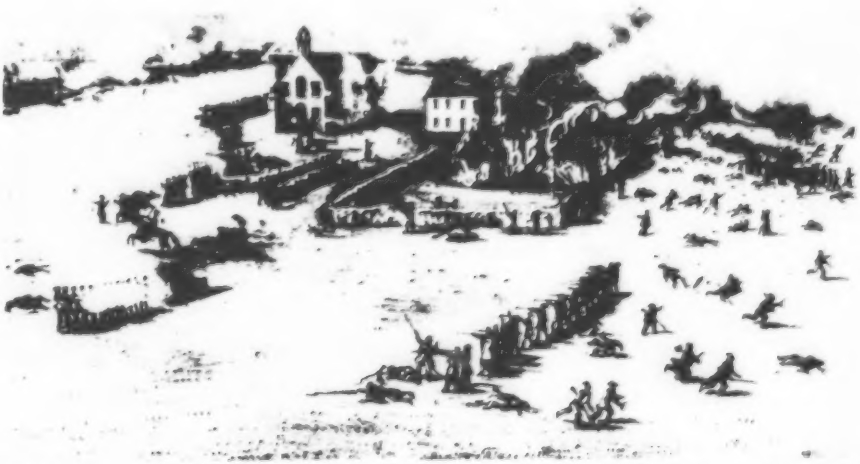

1. Le blockhaus de Lacolle servait à protéger le pont qui traversait la rivière Lacolle.
2. L'église catholique de Lacolle.
3. La gare du Napierville Junction Railway, construite en 1930, se distingue par une architecture très particulière.
4. L'église d'Odelltown, érigée en 1823.
5. L'île de l'Hôpital: on y soigna des malades lors de l'invasion américaine de 1775-1776.
6. L'île aux Têtes (Ash Island): des blockhaus y furent élevés au début du XIX[e] siècle.

## ODELLTOWN

Le nom d'Odelltown commémore Joseph Odell, un des premiers loyalistes établi dans la région de Lacole à la fin du XVIII[e] siècle. Les pionniers d'Odelltown appartenaient à l'Église réformée néerlandaise ou à l'Église presbytérienne américaine. Des prédicateurs méthodistes parcouraient le Haut-Richelieu. James Booth fut le premier missionnaire résidant d'Odelltown. La construction de l'église débuta en 1823 par le maçon John Graves et le charpentier John Wandby.

### La république du Bas-Canada

Après la défaite des patriotes en 1837, plusieurs d'entre eux s'enfuirent aux États-Unis. Les chefs des réfugiés, Robert Nelson et le docteur C.-H. Côté, organisèrent, à l'été de 1838, une nouvelle révolte contre les autorités britanniques. Robert Nelson revint au Canada et, le 4 novembre 1838, il proclama à Napierville la République du Bas-Canada: par cette déclaration, le Bas-Canada devenait un pays indépendant constitué en république: celle-ci n'exista que durant sept jours et seulement dans les régions de Napierville et de Lacolle.



Odelltown: gravure ancienne montrant la bataille du 9 novembre 1838. (Collection Jules Romme).

De la montée Odelltown, on peut encore apercevoir, aujourd'hui, un paysage qui ressemble beaucoup à celui de 1838.

Le 9 novembre, devant l'arrivée imminente à Napierville d'une force britannique considérable sous les ordres de Colborne, Nelson décida de se rapprocher de la frontière américaine. Il atteignit Lacolle le même jour. Le lendemain, il marchait sur Odelltown. Après un combat acharné contre les loyalistes, barricadés dans l'église et qui tentaient de leur bloquer le passage, les patriotes durent battre en retraite, plusieurs d'entre eux regagnant les États-Unis. La cruelle répression qui suivit ces événements mit fin au soulèvement des patriotes.

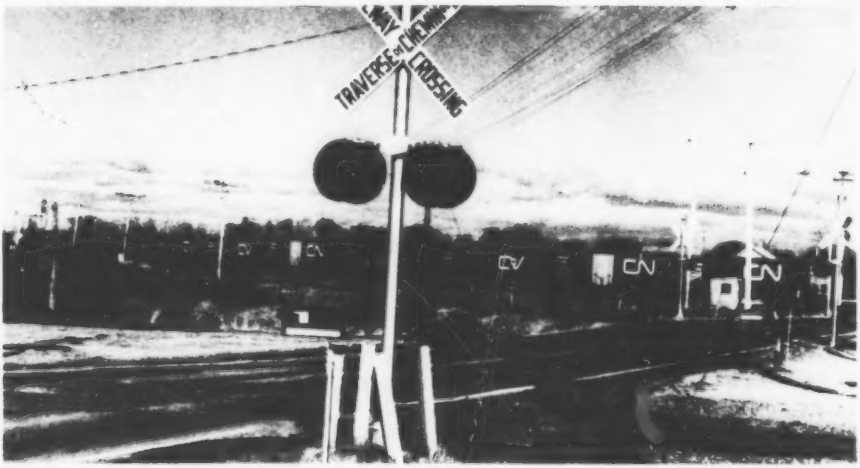
Le gouvernement canadien vota une somme de 83 livres pour la restauration de la chapelle qui avait été considérablement endommagée. En 1861, les marguilliers d'Odelltown décidèrent de la restaurer complètement. Les travaux ne furent toutefois exécutés qu'en 1867 par les paroissiens. Odelltown eut un ministre résidant jusqu'en 1910. La chapelle a été restaurée de nouveau en 1973.

## CANTIC

Ce lieu-dit tire son nom, apparu à la fin du XIX[e] siècle, de la compagnie Canadian Atlantic Railways. Encore aujourd'hui, on peut voir de nombreuses voies ferrées qui servent aux trains de voyageurs et de marchandises.

De Cantic, on emprunte la route 202 en direction de Noyan et on traverse le Richelieu, en passant par l'île aux Têtes. On rapporte qu'au début de la colonie, des Abénaquis auraient pris par surprise un groupe d'Iroquois séjournant sur l'île. Ils leur tranchèrent la tête tandis qu'ils dormaient et suspendirent ces trophées à des arbres autour de l'île. L'île tire son nom de cet événement. En 1691, l'île fut occupée par le Britannique Schuyler au cours d'une tentative d'invasion de la Nouvelle-France. Durant la guerre de 1812-1814, deux blockhaus furent construits sur l'île. Ils faisaient partie du réseau de fortifications du Haut-Richelieu établi par les Britanniques.

Passage d'un convoi de marchandises à Cantic.



## NOYAN (SAINT-THOMAS)

La seigneurie de Noyan fut concédée en 1733 à Pierre-Jacques Chavoy, sieur de Noyan. En 1764, elle fut vendue à Gabriel Christie qui acheta aussi la seigneurie voisine de Sabrevois. Son fils, Napier Christie Burton, en hérita en 1780.

Une plaque à l'intersection des routes 202 et 225 rappelle Caldwell Manor, un des premiers endroits au Québec où des loyalistes s'établirent après la guerre de l'Indépendance américaine. Les terres qu'ils occupèrent comptaient parmi les plus fertiles du Haut-Richelieu.

Noyan vit mourir sur son territoire, au cours d'une mission de reconnaissance qu'il effectua au mois d'août 1775, Remember Baker, pionnier du Vermont et commandant des Green Mountain Boys. Un monument érigé pas l'association des Sons of the American Revolution rappelle son souvenir à trois kilomètres du pont de Lacolle, près de la rivière Richelieu, à Remember Point.

C'est à Noyan que les États-Unis et le Canada paraphèrent, en 1842, le Traité de Washington qui fixa leur frontière commune au 45e parallèle. Un monument commémore l'événement.

L'église anglicane, commencée en 1846 sous la direction d'Augustin Leblanc, entrepreneur de Saint-Marc, fut bénie en 1843. La population actuelle vit principalement de la production laitière.

L'église Saint-Thomas, à Noyan.

Pêche sur la glace du Richelieu, près de Noyan.

**SABREVOIS (SAINTE-ANNE-DE-)**
Concédée en 1733 à Charles-Jacques de Sabrevois, la seigneurie lui fut retirée en 1741 parce que ce militaire ne l'avait pas mise en valeur. Le Conseil supérieur de la Nouvelle-France la lui rendit en 1750.

Après la Conquête, la seigneurie fut vendue à Gabriel Christie et à Moses Hazen. Les seigneuries de Sabrevois et de Bleury eurent les mêmes propriétaires. Joseph Bouchette, dans sa description topographique de la province du Bas-Canada, nous apprend que la seigneurie de Sabrevois était très peu occupée en 1815. Le village s'est développé de 1824 à 1845 autour d'une scierie établie sur le ruisseau Watson. La paroisse fut érigée en 1884.

Sur la route 133, à un kilomètre au nord de Sabrevois, on peut visiter la maison où naquit, le 15 octobre 1840, Honoré Mercier, premier ministre de la province de Québec de 1887 à 1891. Mercier fut d'abord avocat à Saint-Hyacinthe et rédacteur au journal de cette localité. En 1871, il fut l'un des fondateurs du Parti national et, l'année suivante, il devint député de Rouville au parlement fédéral. En 1883, Mercier devenait chef du parti libéral du Québec. Quatre ans plus tard, il était premier ministre du Québec et formait un cabinet «national». Il concentra ses efforts sur la colonisation et s'adjoignit le curé Labelle comme sous-ministre. L'enseignement public fut l'une de ses priorités. Le thème de l'autonomie provinciale figurait également dans son programme politique.

Maison natale d'Honoré Mercier, à Sabrevois. On en a fait un petit musée qu'il est possible de visiter durant la saison estivale.

Paysage rural le long de la route 225, entre Noyan et Sabrevois.

## IBERVILLE

Le territoire d'Iberville, autrefois appelé Mille Roches, faisait partie de la seigneurie de Bleury, ainsi nommée par son premier seigneur, Sabrevois de Bleury, à qui elle fut concédée en 1733. La seigneurie de Bleury fut partagée, en 1770, par la Cour des plaidoyers communs: Moses Hazen, homme d'affaires et marchand installé dans la région depuis le début du Régime anglais, devint seigneur de Bleury-Sud, territoire actuel d'Iberville.

Sur la rive est du Richelieu, à l'époque de la Révolution américaine, un blockhaus servit de poste avancé pour empêcher l'ennemi de s'établir en face du fort Saint-Jean. Il n'en reste malheureusement rien.

Après la Révolution américaine, on commença à concéder systématiquement des terres dans la région. En 1815, naissait Christieville, nommée en l'honneur du seigneur Christie. La paroisse catholique de Saint-Athanase-de-Bleury fut fondée en 1822. Vers 1860, quelques industries s'installèrent à Iberville, devenue ville en 1859, et dont le nom rappelle Pierre Lemoyne d'Iberville. Iberville se développa grâce au commerce maritime sur le Richelieu: bois, foin, charbon et autres en constituaient les principales marchandises. Cependant, elle demeura toujours, comme elle l'est encore aujourd'hui, dans l'ombre de sa ville jumelle, Saint-Jean.

Au 240 de la 10e Avenue, on peut voir la maison provinciale des frères Maristes. Un monument, devant la maison provinciale, rappelle le fondateur de la congrégation, Marcellin Champagnat. Les frères Maristes sont établis à Iberville depuis 1885. En 1901, la population d'Iberville était de 1 512 habitants. Devant l'Hôtel de ville, maintenant détruit, se dresse le premier monument érigé à la mémoire de sir Wilfrid Laurier. Il fut sculpté par Louis Narbonne et dévoilé en 1920.

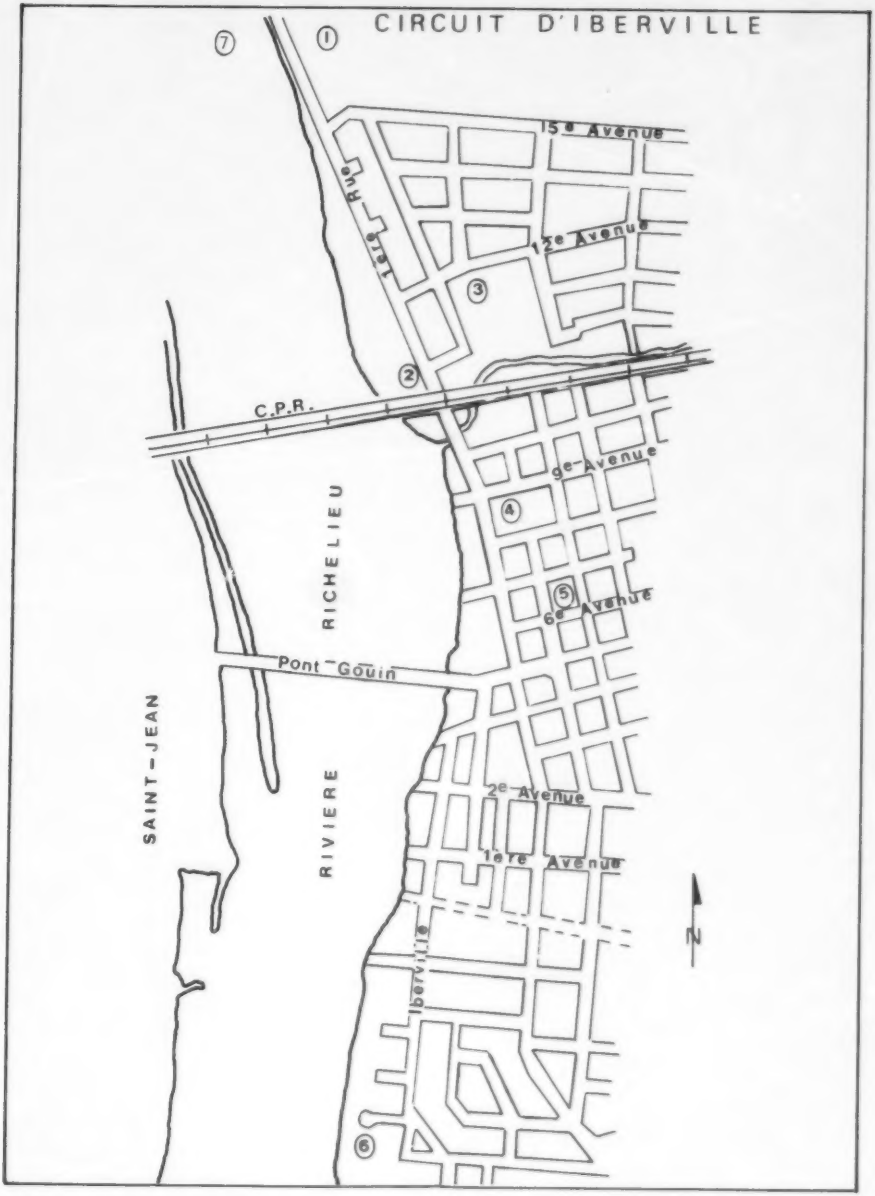
Le pont entre Saint-Jean et Iberville, vers 1840, d'après W.H. Bartlett. (APC, C-2324)

Le manoir Christie, vaste domaine situé au bord du Richelieu, est l'un des rares manoirs qui existent encore aujourd'hui le long du cours d'eau. Il fut construit par William Plenderleath Christie en 1835.

Détail de la petite histoire: il y a environ 100 ans, quelques familles d'Iberville obtinrent l'autorisation exclusive de faire la pêche à l'anguille. Des descendants de ces familles en détiennent encore le privilège. La pêche se fait en été, au moyen d'un très long treillage de bois que l'on installe dans la rivière. L'anguille est vendue comme denrée gastronomique et exportée vers les marchés européen et américain.

**Le manoir Christie, situé dans le chemin des Patriotes, à Iberville.**

**L'église anglicane -Trinity- (1841), à Iberville. Elle est un exemple typique de l'architecture des temples protestants.**




1. La maison provinciale des frères Maristes, construite dans les années 1920.
2. La manoir Christie, érigé en 1835 par William Plenderleath Christie, seigneur de Bleury.
3. L'église anglicane «Trinity» (1841) et la résidence du pasteur (Epiphany House, XIX$^{e}$ siècle).
4. L'église Saint-Athanase, reconstruite en 1914, est la troisième élevée à cet endroit. Le presbytère, construit en 1838, fut restauré en 1935.
5. Iberville: le secteur historique. Bâtiments anciens.
6. Emplacement du blockhaus construit à Iberville en 1776.
7. Emplacement des pêches à l'anguille sur la rivière Richelieu.

# CONCLUSION

Connaître la vallée du Richelieu, c'est participer à sa réalité quotidienne, dans son environnement d'aujourd'hui. Le tourisme, par les déplacements et les communications qu'il favorise, sert de tremplin pour la découverte des caractères authentiques du développement de la région: son passé, sa population, ses richesses naturelles et culturelles. Il permet d'accéder à la connaissance des réalisations d'une collectivité. L'histoire, le patrimoine et l'environnement ne doivent pas servir à s'évader du présent ni à se limiter à rechercher le plus vieux pour le plus vieux ou le plus beau pour le plus beau. Ils contribuent avant tout à favoriser, dans un cadre propice aux échanges, de meilleurs rapports entre les individus, les groupes et les communautés. Nous pouvons alors parler de la dimension culturelle du tourisme.

La «lecture du paysage» permettra au visiteur de comprendre l'environnement et de saisir comment ceux qui l'habitent y ont aménagé leurs vies. C'est ainsi que l'on pourra découvrir et observer les modes de vie privilégiés par les générations passées et présentes de la vallée du Richelieu.

ALLAIRE, J.-B. *Histoire de la paroisse de Saint-Denis.* Saint-Hyacinthe, Imprimerie du Courrier de Saint-Hyacinthe, 1905, 543 p.

AUCLAIRE, Armand. *Chambly-Canton.* 1849-1949, Programme Souvenir.

BOUCHETTE, Joseph. *Description topographique de la province du Bas-Canada.* Londres, W. Faden, 1815.

*Topographical dictionnary of Lower Canada.* Londres, 1832.

BROUSSEAU, J.D. *Essai de monographie paroissiale: Saint-Georges d'Henryville et la seigneurie de Noyan.* Saint-Hyacinthe, 1913, 238 p.

BROSSEAU, R.P. *Saint-Jean de Québec.* Éditions Le Richelieu, Saint-Jean, 1937, 313 p.

CADIEUX, P.B. *Croisière sur le Richelieu historique.* Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1977, 47 p.

CADIEUX, P.B., FORTIN, R. *Les constructions militaires du Haut-Richelieu.* Saint-Jean-sur-Richelieu, Édition Mille Roches, 1977, 123 p.

CARDINAL, Armand. *Mont Saint-Hilaire, 1817-1977.* J'ai la mémoire en fête, 1977, 28 p.

CASTONGUAY, Jacques *Le fort Saint-Jean.* Éditions du Lévrier, 1965, 95 p.

CHICOINE, F. *Souvenirs du jeune âge: Saint-Charles-sur-le-Richelieu.* Montréal, Imprimerie des Franciscains, 1976, 149 p.

CIL. *L'usine de Beloeil déjà centenaire.* Montréal, 1978, 31 p.

Collaboration. *Le vieux moulin, Beloeil.* Université de Montréal, Faculté de l'aménagement. Travail réalisé par des étudiants sous la direction de L. Demeter, 1978, 76 p. et annexes.

COMITÉ DES FÊTES. *La petite histoire, paroisse Saint-Mathieu de Beloeil.* Beloeil, Comité des Fêtes du deuxième centenaire, 1972, 275 p.

COUILLARD-DESPREZ, A.-E. *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours.* Première partie: 1330-1785, 345 p., Deuxième partie: 1785-1916, 473 p. Montréal, 1977.

*Histoire de Sorel de ses origines à nos jours.* Montréal, Imprimerie des sourds-muets, 1926, 343 p.

DESNOYERS, Isidore. *Historique des paroisses de l'Évêché de Saint-Hyacinthe.* Documents manuscrit, Évêché de Saint-Hyacinthe.

FOURNIER, Rodolphe *Lieux et monuments historiques du Sud de Montréal.* Éditions du Richelieu ltée, Saint-Jean, 1976, 316 p.

FORTIN, Réal. *Bateaux et épaves du Richelieu.* Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1978, 159 p.

GAUTHIER, Raymonde. *Les manoirs du Québec.* Éditeur officiel - Fides, 1976, 244 p.

HODGSON, Robert D. *The Champlain Richelieu Lowland.* A Study on historical géography, thèse de doctorat, University of Michigan, 1951.

KALM, Pierre (Peter). Voyage de P. Kalm en Amérique. Analysé et traduit par L.-W. Marchand. Montréal, T. Berthiaume, 1880, (Mémoires de la Société historique de Montréal, nos 7-8.)

LABELLE, Y. *Monographie d'Iberville.* 1958, 345 p.

LAMBART, Helen H. *Deux siècles de céramique dans la vallée du Richelieu.* Musée nationaux du Canada, Publication d'Histoire n° 1, Ottawa, 1975, 31 p.

LAMBERT, Pierre. *Joseph Hertel, seigneur de Beloeil, de Chambly, de Cournoyer et de Pierreville.* Société d'histoire de Beloeil-Mont-Saint-Hilaire, 1980, Manuscrit.

LANCIAULT, Michel et al. *Découvrons St-Jean ville historique.* Ministère des Affaires culturelles, coll. Dossiers, no 34, 1978, 221 p.

LESSARD, Michel, MARQUIS, Huguette. *Encyclopédie de la maison québécoise.* Éditions de l'Homme, Montréal, 727 p.

MAGNAN, Hormidas. *Paroisses, missions et municipalités du Québec.* 1925.

NOPPEN, Luc. *Les églises du Québec (1600-1850).* Éditeur officiel - Fidès, coll. Connaissance du Québec, 1977, 298 p.

PARCS CANADA. *Fort Lennox, parc historique national.* Saint-Paul-de-l'île-aux-Noix, 1978, Ottawa, dépliant.

RICHARD, J.B. *Histoire de Saint-Denis-sur-Richelieu.* document maskoutain n° 15.

*Les églises de Saint-Denis.* document maskoutain n° 4, 75 p. Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1939.

ROMME, Jules. *Lacolle.* 1973, 15 p.

ROY, Guy-André. *L'église et l'enclos paroissial de Saint-Mathias-de-Rouville.* Ministère des Affaires culturelles, coll. Les Retrouvailles, n° 3, 1978, 21 p.

TRÉPANIER, Léon, PHANEUF, L.P. *Historique de Saint-Mathias, Saint-Mathias en 1837-1838.* S.H.V.R., 5e cahier, 1955, 20 p.

De nombreux articles dans le journal «*Le Canada Français*», publié à Saint-Jean ont été consultés.